



# FIGARO ILLUSTRÉ

Ayuntamiento de Madrid

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>e</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.





Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.  
120, Broadway.

# L'ÉQUITABLE

DES

## ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) . . . . . 1.123.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) . . . . . 224.000.000 Fr.

(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896 . . . . . 113.695.165 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) . . . . . 65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36<sup>bis</sup> Avenue de l'Opéra  
PARIS

FUSILS ANGLAIS

PURDEY

Holland & Holland

W. W. GREENER

Le tir comme la qualité des Fusils anglais est reconnu supérieure à tous autres.



A. GUINARD

8, Avenue de l'Opéra, 8

PARIS

Catalogue franco.

# VICHY

SOURCES DE L'ÉTAT

Vichy — Célestins

Vichy — Grande-Grille

Vichy — Hôpital

ADMINISTRATION : 24, Boulevard des Capucines

PRODUITS AUX SELS NATURELS

DE

# VICHY

Pastilles Vichy-État

Comprimés de Vichy

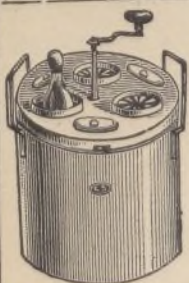
## GLACIÈRE DES CHATEAUX

ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif.

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO



**Bi-Métal**  
Maison de Vente  
30, Boul. des Capucines  
CUIVRE & ARGENT PUR  
Usine à Moncey (Doubs)

Objets  
de Table  
de Cuisine  
de Toilette &c.

**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)  
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine  
La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

LES SACHETS DE TOILETTE  
du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans arôme

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARCY, 34, rue d'Anjou.



## GELRE

HERAUT D'ARMES

XIV<sup>e</sup> siècle ; Armoiries, Histoire, Généalogies. — La Guerre de Cent-Ans. — Les Descendances en Angleterre. — Le Midi soulevé contre l'Anglais. — La Noblesse de Province, toute la Chevalerie massacrée pour la défense du sol. — Les Précurseurs de Jeanne d'Arc, les Paysans des Vosges. — Le Roy de France, Roy et Empereur. — Les Princes français du Roy Jean aux descendants de Louis XIV. — La Loi salique. — La France jusqu'au Rhin.

200 planches coloriées à la main en fac-similé.

TIRAGE A CENT EXEMPLAIRES.

500 francs le volume. — Cinq volumes en vente.

Citation gratuite des familles qui se rattachent par alliance aux héros du XIV<sup>e</sup> siècle.

Demandez renseignements à V. BOUTON  
Rue de Maubeuge, 15, à Paris.

**DIABÈTE** GUERISON ASSURÉE  
(TRAITEMENT RATIONNEL)  
PAR LES PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUSSET  
Pharmacien à ASNIÈRES (Seine). — Le Flacon 6 fr. — Notice Franco.



FAC-SIMILÉ DE LA BOITE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY



# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE  
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Juillet 1897

DIRECTION ET RÉDACTION  
24, Boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

**LES CROQUIS DU MOIS**, par LUTÉCIUS et TRIANON.

*Le Jubilé de la Reine d'Angleterre : Le cortège royal arrivant devant la cathédrale de Saint-Paul.*

**LES LIVRES**, par T. G.

**L'ORANGER DE SAINT EUDÉMON**, par VERNON LEE, illustrations en couleurs de L. KOWALSKY.

**FARANDOLE CHANTÉE**, par CHARLES MALHERBE, illustrations en couleurs de SAUBER.

**SOUVENIRS DE CRIMÉE**, *Eupatoria, 1855-1856*, (première partie), par le général VICOMTE DE BERNIS, illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

**AUTOUR DU JUBILÉ DE LA REINE**, par PAUL VILLARS, illustrations photographiques.

**A L'EXPOSITION DE CÉRAMIQUE**, par RAYMOND KÉCHLIN, reproductions photographiques de pièces de la Chine, du Japon, etc.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

**LES BACHI-BOUZOUCKS**, par ALFRED PARIS.

**QUELLE CHALEUR!** par JEAN MOREAU.

COUVERTURE :

**A VILLERS-SUR-MER**, par ADRIEN MOREAU.

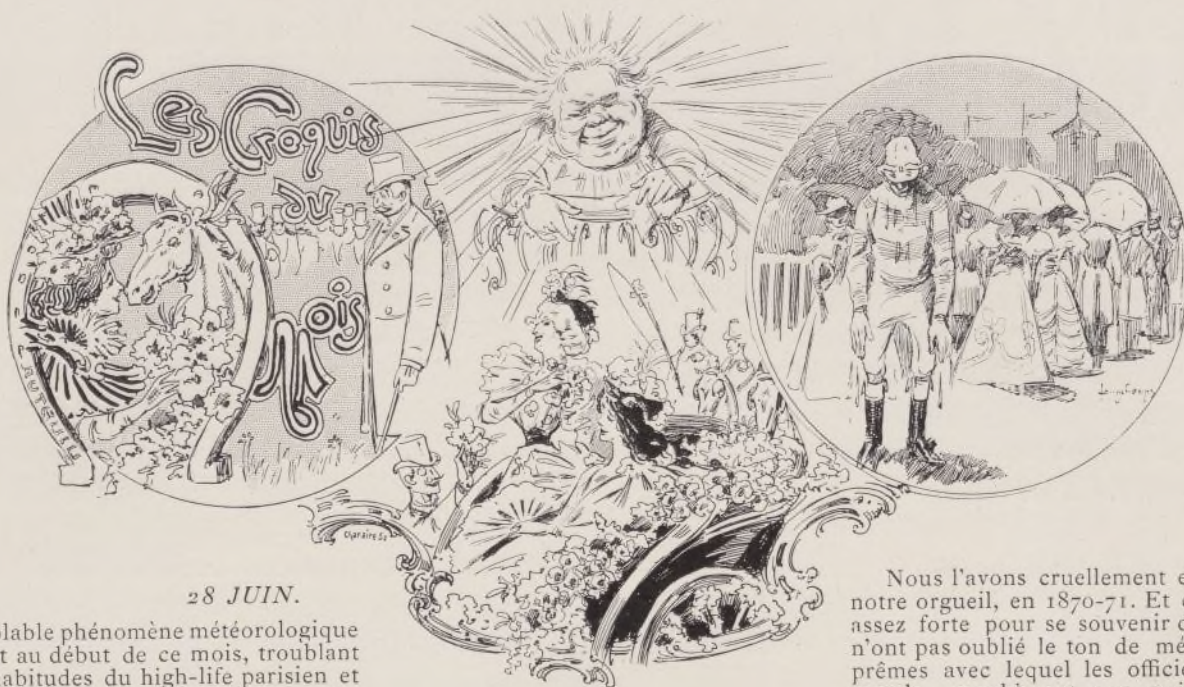
**PRIME EXCEPTIONNELLE** offerte aux Abonnés et Ache-teurs du *Figaro illustré* : **DIEU GARDE LA REINE!** por-trait de la reine Victoria, par FRANÇOIS FLAMENG.



LE JUBILÉ DE LA REINE VICTORIA (1837-1897). — LE CORTÈGE ROYAL A LA CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL.

The Art Reproduction Co., London.





28 JUIN.

Un invraisemblable phénomène météorologique s'est produit au début de ce mois, troublant toutes les habitudes du high-life parisien et déconcertant les infailibles prévisions des savants, de ceux qui, sans lever le nez, élaborent des calculs et manipulent le logarithme, à l'Observatoire, loin, loin, au delà du Luxembourg; de ceux qui, centralisant, là-bas, au quai d'Orsay, dans les anciennes écuries de l'Empereur, les télégrammes de toute la France, nous distribuent, sous le titre de prévisions, la synthèse du temps qu'il a fait la veille; de ceux enfin qui, perchés sur le haut de la tour Saint-Jacques, au cœur de Paris, familiers avec les gargouilles moyenâgeuses, voient s'amonceler les nuages et crever les tempêtes. Ce phénomène consiste en ceci, qu'il n'a pas plu le jour de la Fête des Fleurs! Cela ne s'était jamais vu depuis la fondation, qui remonte, je crois, à sept ou huit ans.

Aussi, l'élégante affluence qui fréquente, ce jour-là, les allées du Bois de Boulogne spécialement réservées à la Fête a-t-elle pu exhiber ses toilettes et les artistiques ornements de ses voitures. Il m'a semblé, néanmoins, que cette solennité, à la fois mondaine et charitable, déclinait quelque peu. Elle a besoin d'être ravivée par quelque innovation; elle pêche, d'ailleurs par la base, car la caisse des « Victimes du devoir », que devrait enrichir cette fête, ne perçoit qu'une minime fraction de l'argent dépensé à cette occasion: la plus grosse part s'en va aux fleuristes et aux couturiers; la femme élégante qui paye un louis ou deux pour l'entrée de sa voiture, en a dépensé trois ou quatre pour orner les roues et la capote de sa victoria, et quinze ou vingt pour sa toilette et son chapeau. De sorte que, tout compte fait, ce n'est plus la fête des « Victimes du Devoir », c'est la fête pour les fournisseurs. Il est vrai, me direz-vous, que cela fait marcher le commerce; ce n'est cependant pas de commerce qu'il s'agit ici.

Ce bon soleil, si aimable pour la Fête des Fleurs, a bien voulu continuer ses faveurs au Grand-Prix du Steeple; il a daigné luire aussi pour Auteuil. Et il s'est montré doublement galant dans cette circonstance, puisqu'il a éclairé le triomphe sportif d'une jolie femme et d'une artiste de talent, qui n'en est plus à compter les succès: le gagnant du Grand-Prix d'Auteuil n'est autre, en effet, que Mademoiselle Marsy, la belle et rayonnante Célimène de la Comédie-Française. Cet événement a mis, incidemment, dans la plus grande perplexité les pontifes du protocole: ni l'étiquette lousiquatorzienne, à laquelle M. Crozier soumet tous les actes de la vie officielle de M. Félix Faure, ni le décret de Moscou — qui semblait cependant parfait — n'avaient prévu le cas d'une sociétaire de la Comédie-Française propriétaire d'une écurie de courses et gagnant un Grand-Prix. Convenait-il de la présenter au Président de la République, ainsi que cela se fait pour les vainqueurs hommes? Que faire? Il n'y a pas de précédents! Mais on n'est pas pour rien Célimène, et Mademoiselle Marsy a eu le bon esprit de mettre tout le monde à son aise en se dérobant aux félicitations officielles.

La vrai Grand-Prix, celui de Longchamps, a été couru sans l'assaisonnement, indispensable cependant, de la lutte entre chevaux français et chevaux anglais. L'heureux gagnant, M. Arnaud (de l'Ariège), appartient à la nouvelle aristocratie républicaine, son père ayant été quelque peu molesté lors du coup d'Etat du 2 Décembre; il s'était d'ailleurs rattrapé depuis, en ramassant, pendant l'Empire, de nombreux millions dans des affaires industrielles; après la chute du tyran, M. Arnaud fit partie du haut personnel dirigeant de la nouvelle République.

Nos voisins d'outre-Manche ont célébré, avec un faste et un enthousiasme inouis, le jubilé de la reine Victoria, qui vient d'accomplir la soixantième année de son règne. Mais l'Angleterre a célébré surtout son formidable accroissement territorial, son colossal enrichissement, l'expansion, irrésistible aujourd'hui, de son commerce, de son activité industrielle et commerciale: elle a voulu montrer solennellement, à elle-même et au monde entier, qu'elle était la « Grande Nation ». Nous aussi, pauvres Français, nous fûmes — il n'y a pas bien longtemps de cela — la Grande Nation. Nous avions la bêtise de le proclamer avec un orgueil naïf, excitant, sans nous en apercevoir, la féroce jalousie de nos voisins.



Nous l'avons cruellement et chèrement expié, notre orgueil, en 1870-71. Et ceux dont l'âme est assez forte pour se souvenir de l'Année Terrible, n'ont pas oublié le ton de mépris et d'ironie suprêmes avec lequel les officiers et soldats allemands, envahissant nos maisons, nous jetaient aux oreilles: « Ya! ya! Français, grrrante Nazione! » Souhaitons à l'Angleterre de ne jamais subir pareil martyre!

Le jubilé de la Reine a été célébré aussi à Paris, et l'on a pu constater, à cette occasion, l'importance de la colonie commerciale anglaise dans cette ville. Dans certains quartiers, en voyant les magasins fermés et pavoisés aux couleurs britanniques et françaises, on se serait cru à Londres. A Chantilly, centre considérable d'entraînement, tout le « people » de jockeys, de lads et de bookmakers était en liesse, et les bars ont dû faire de bonnes affaires.

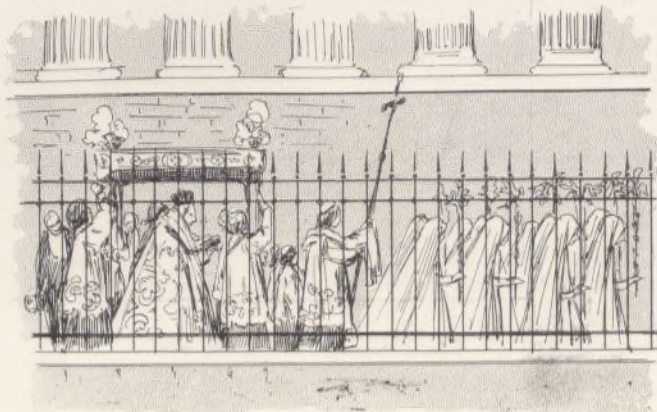
La France n'est assurément pas en situation de s'offrir un pareil « soixantenaire ». Tandis que Sa Très Gracieuse Majesté Victoria parcourait, paisible, sa royale carrière depuis l'an 1837 jusqu'en 1897, notre pays, qui se plait aux changements, détrônait un roi, puis un empereur; elle « dégomma » trois présidents de la République, en voyant mourir un de mort violente et dégoûtait tellement le cinquième qu'il donnait rapidement sa démission. L'avenir nous dira ce qu'il adviendra du sixième.

Heureusement, pendant que Londres avait le « Diamond Jubilee », Paris avait sa Vachalcade. L'idée première de cette mascarade, telle qu'elle fut réalisée l'an dernier, présentait un certain intérêt de protestation ironique à l'encontre des pompes officielles et surannées que nous offrent les promenades du Mardi-Gras et de la Mi-Carême. Mais aujourd'hui, la Butte, la folle Butte de Montmartre s'est assagie, et l'on sent bien que l'esprit de Rodolphe Salis, si libre, si indépendant, a cessé de l'inspirer. Dans un but charitable que je respecte, les organisateurs de la Vachalcade ont sollicité la monnaie des affreux bourgeois « proprios » et capitalistes et dame! il a bien fallu s'abaisser au niveau des gens qui vous payent. C'est pourquoi les intransigeants de Montmartre ont fini par transiger: ils ont fréquenté les antichambres de la Direction des Beaux-Arts et le couloir de la direction de l'Opéra, pour obtenir le concours des demoiselles du corps de ballet; ils ont sollicité Monsieur le Préfet de Police. M. Lépine est un habile homme — un malin; — il a accueilli avec une parfaite urbanité ces perturbateurs qui recueillirent naguère une juste popularité en chansonnant les sergots, qu'ils qualifiaient irrespectueusement de « fliques » et de « vaches ». Et cette urbanité, il l'a poussée jusqu'à mettre à la disposition de la Vachalcade l'élite de ses brigades de réserve et un bel escadron de garde de Paris à cheval. C'est sous la protection de la police, au milieu du désarroi causé par l'interruption de la circulation générale du dimanche, dans deux ou trois arrondissements de Paris, que se sont déployées les exhibitions dévêtues de ce Carnaval retardataire, en un parfait désordre d'ailleurs, et si complet que l'apothéose finale, qui devait avoir lieu à la place Blanche et où Mademoiselle Cléo de Mérode, de l'Opéra, devait figurer la Déesse Dérision, a été supprimée, vu l'heure tardive et le désarroi du cortège.

Un facile rapprochement s'imposait aux chroniqueurs entre la touchante sollicitude dont la police entoura les nudités de la Vachalcade et l'interdiction de circuler, sévèrement appliquée, le même jour, aux processions de la Fête-Dieu. Les paroisses de Paris avaient, cette année, déployé un grand luxe de tentures, de fleurs et de cierges; mais la foule des fidèles, les touchantes théories de vierges enveloppées de mousseline blanche et tenant des lis à la main, ont dû rester prisonnières dans l'enceinte des grilles.

Les officieux nous expliquent bien que l'interdiction des processions dans les rues et sur les places de Paris date de 1830 et que ni le gouvernement de Louis-Philippe ni celui de Napoléon III n'ont jugé opportun de lever cette défense; mais ce qu'ils n'auraient pas toléré, encouragé et encore moins sanctionné par la présence de l'autorité, ce sont les obscènes facéties d'atelier promenées sur la voie publique pendant toute une journée.

La température élevée du commencement de ce mois a été singulièrement favorable aux effervescences cérébrales: il en est résulté quelques duels retentissants. Celui de





M. de Montesquiou et de M. de Régner fut essentiellement mondain : il eut pour origine quelques aigreurs féminines échangées au cours d'un five o'clock, piquée d'aiguille dardée par une jolie main ou plutôt par une petite langue trop acérée : la victime avait la peau sensible et, au lieu de riposter par un madrigal, il demanda réparation à un parent de la dame. La



rencontre eut lieu avec, pour galerie, la fleur du Paris littéraire et élégant : une légère égratignure, galamment infligée par M. de Régner à son adversaire a donné à ce duel une sanction convenable.

Plus impressionnant a été le duel du général Rébillot et de M. de Sainte-Croix. Le général, âgé de soixante-douze ans, a bondi en lisant dans un journal un article où se trouvait rééditée la vieille légende des massacres du 2 Décembre. Il en était, du 2 Décembre, le vieux brave, et il s'en flatte. Il a pris pour lui les inexactitudes de M. de Sainte-Croix et l'on est allé sur le terrain : heureusement, ici aussi, l'honneur et la vie ont été saufs.

C'est encore le 2 Décembre qui a suscité entre le fils d'Emile Ollivier et le petit-fils de Victor Hugo un démêlé qui a failli tourner au tragique. Emile Ollivier père, dans un travail historique, s'était permis de déclarer que le récit des événements du 2 Décembre, tels qu'ils avaient été présentés par l'auteur de Napoléon-le-Petit n'avait rien de commun avec l'impartialité que réclame l'histoire : cette opinion, qui n'a rien d'excessif, a froissé M. Georges Hugo, qui mit ses témoins en mouvement. M. Emile Ollivier, prévenu à temps, est fort paternellement intervenu et a pu apaiser la querelle.

Le Gymnase a joué, en fin de saison, une pièce de M. Alfred Capus, *Rosine*. M. Capus méritait mieux : mais il ne fait sans doute pas encore partie du syndicat des pontifes de l'art dramatique ; on le joue après eux, s'il reste de la place. Et cependant le public est allé à *Rosine* parce qu'il savait devoir y rencontrer un plaisir littéraire, des émotions douces, une bonne et indulgente morale.

L'Opéra nous a donné *L'Etoile*, un ballet familial de MM. Aderer

## DIEU GARDE LA REINE

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux abonnés et aux acheteurs du Figaro-Illustré, à titre de prime exceptionnelle, une gravure typographique qui est la reproduction du tableau commandé au peintre François Flameng par le Courrier de Londres et de l'Europe, organe officiel de la colonie française en Angleterre.

Cette magistrale composition, est, sans contredit l'une des meilleures qui aient été exécutées en l'honneur de Sa Majesté britannique. L'art français a donc, on peut le dire, dans la manifestation universelle provoquée par le Jubilé de Diamant de la souveraine du Royaume-Uni, trouvé une occasion d'affirmer une fois de plus sa supériorité.

## Les Livres

M. Samuel Denis, dans la préface de son *Histoire contemporaine*, déclare que « l'intervalle de vingt-cinq ans qui nous sépare des événements de 1870-71, a suffisamment apaisé les passions pour qu'il soit possible de les juger avec impartialité ». Malheureusement son œuvre, dont nous n'avons ici que le premier volume, dément cette sage préface. Pour bien juger ce livre il faudrait connaître la personnalité de l'auteur. Est-ce un jeune qui, s'étant entouré presque exclusivement de documents républicains, ne citant guère que Jules Favre, n'admirant que Gambetta, croit, de bonne foi, à tout ce qu'il a lu et à tout ce qu'on lui a enseigné contre l'Empire et Napoléon III ; est-ce une vieille barbe, saturée de poncifs et nourrie de déclamations patriotiques ? Quoiqu'il en soit, l'*Histoire contemporaine*, publiée par la librairie Plon, me paraît devoir être classée dans la catégorie des documents suspects.

Le *Curé de Favières* est un gros roman de Georges Ohnet, dont les tirages se succèdent, depuis quelques semaines, avec une rapidité désolante pour les collègues méconnus qui ne se vendent pas. Le sujet ? C'est, dans un milieu de province, l'éternel romancero du mari, de la femme et de l'amant, et le drame qui s'ensuit, et le crime, et l'intervention du curé, abandonné naguère par la femme, qui avait été sa fiancée avant qu'il fût, à cause d'elle, entré dans les ordres ; persécuté par le mari, maire radical et tyran de canton, trahi aussi par l'amant qui, ayant été son ami d'enfance et connaissant son histoire n'avait pas su respecter le souvenir des confidences de son camarade. Le curé les sauve et serait convaincu d'avoir commis le crime si, dans un aveu tardif, l'amant ne se dénonçait.

Certaines invraisemblances se rencontrent, en cette œuvre : mais, d'après ce que l'on m'assure, elles sont indispensables, sans elles, le roman n'existerait pas, ce qui serait fâcheux. Le *Curé de Favières*, après avoir été un grand succès de librairie, fournira certainement, l'hiver prochain, un brillante carrière sur un théâtre de genre.

Le *Carnaval de Nice*, de Paul et Victor Marguerite, n'est point aussi folâtre que le promet son titre. Les jeunes auteurs ont voulu évidemment établir un contraste entre l'azur de ce ciel, l'or de ces rives méditerranéennes et les noirceurs, les malpropretés des mondains qui viennent y grouiller chaque hiver. Cette promiscuité cosmopolite, Paul Bourget l'avait déjà montrée, mais il l'avait déceintement drapée d'un voile d'hypocrisie élégante dont on lui fut reconnaissant. Paul et Victor Marguerite ont considéré comme un devoir de tout dire, de

et Wormser où Rosita Mauri a retrouvé le succès de la « Sabotière » de la *Korrigan*. J'avoue qu'un ballet dépouillé de l'élément féerique légendaire et merveilleux ne me paraît guère de mise à l'Opéra et que les immenses ressources dont dispose ce théâtre, en personnel et en matériel, pourraient être mieux employées qu'à nous représenter des scènes de la vie quotidienne.

Cette même Académie nationale de musique s'est résignée enfin à nous donner la reprise des *Huguenots* annoncée depuis plusieurs années et dont les décors sont prêts depuis plus d'un an. Hélas ! il était trop tard. Les artistes, dévoyés par la prosopopée déclamatoire des opéras wagnériens, ne savent plus chanter les musiques qui exigent la justesse de la note, l'agilité du gosier, l'impeccable pureté du son. Car il ne leur est plus possible ici de se dissimuler derrière l'épais rideau du développement orchestral moderne, qui se charge aujourd'hui de tout raconter au public ; non, il faut qu'ils se fassent entendre et comprendre ; au lieu des grands gestes lents et hiératiques des légendes scandinaves ce sont des passions et des mouvements humains et presque contemporains qu'ils doivent exprimer, et ils se trouvent fort embarrassés. C'est ce que le public a pu constater lors de cette reprise. Il y a là, évidemment un péril artistique. D'immenses trésors musicaux se sont accumulés avant la réforme wagnérienne : il serait déplorable que par le fait d'un engouement puéril, les jeunes générations fussent privées d'entendre chanter convenablement tant de chefs-d'œuvre où le maître de Bayreuth a puisé si largement — quoiqu'en disent ses apôtres.

LUTÉCIUS.



tout montrer, d'ouvrir en grand les fenêtres des cabinets particuliers et les portes des alcôves, et de ne nous épargner aucune des laideurs de leurs personnages. Ces jeunes hommes glissent évidemment sur la pente du pessimisme. Heureusement leur talent nous garantit qu'ils sauront s'arrêter à temps, lorsqu'ils s'apercevront qu'il y a aussi, dans la vie, de braves gens et de belles âmes.

Pessimiste aussi, Monsieur (ou Madame) Jean Misène, — car je me méfie des noms nouveaux et d'allure équivoque qui fleurissent le pseudonyme, — l'auteur de *Marthe Amberson* raconte les aspirations d'une jeune fille, ses rêves, son mariage, qui aboutit — naturellement — aux plus lamentables désillusions. Ce n'est pas avec une telle littérature qu'on arrêtera le fléau de la dépopulation !

Une douce tonalité enveloppe le roman de M. René Bazin : *De toute son âme*, dont l'action, très moderne, se déroule dans l'atmosphère argentée des paysages du bas de la Loire. Les personnages sont des humbles, mais leurs âmes sont belles ; l'auteur a tracé surtout deux touchants portraits de filles du peuple, courageuses et honnêtes comme savent l'être celles qui résistent à la corruption.

L'*Institutrice de Province* nous révèle les misères des filles du peuple qui, troublées par les miroitements scolaires, rêvent, en se lançant dans la carrière de l'enseignement, de conquérir l'indépendance, une situation respectée et, sinon la fortune, du moins une demi-aisance bourgeoise. L'auteur de ce volume, une femme très vraisemblablement, malgré son nom masculin de Léon Frapié, a dû tâter de la carrière, et elle nous en énumère minutieusement tous les déboires. Lecture peu folâtre, mais intéressante cependant : il serait à souhaiter qu'elle fût réimprimée sous forme de brochure, par quelque Société charitable qui la ferait distribuer aux portes des antres pédagogiques, où les pâles jeunes filles viennent subir leurs examens ; ce serait une utile propagande.

Les chercheurs de hantises, les adeptes de l'envoûtement, les névrosés qui, entre deux piqûres de morphine, demandent à ce qu'ils intitulent « le surnaturel » — un terme sans signification, car il n'y a pas de surnaturel — un aliment à leurs inquiétudes physiques, liront avec fruit *Les Sataniques*, de Jane de la Vaudère. En parcourant ce volume, j'entrevois le livre aimable et séduisant que l'auteur aurait pu écrire avec ce même style, ces mêmes observations, ces mêmes mots, disposés autrement, et se bornant à décrire le naturel, le simple, le bien portant. Elle eût accompli assurément une meilleure besogne que celle qui consiste à fournir à des malades un aliment à leurs infortunes.

C'est assurément par antiphrase que M. Champol a donné à son roman le titre de : *La Conquête du Bonheur*. J'avoue avoir été pris au piège : j'ai lu jusqu'au bout le volume dans l'espoir d'atteindre le Bonheur promis, et j'ai fait le voyage avec le héros du roman, un monsieur ennuyeux, ennuyé et morose, veuf inconsolable et cependant remarié, — comment dirai-je ? — remarié sans l'être, qui s'aperçoit, seulement au bout de quatre cents pages, qu'il a épousé une jeune fille exquise, belle, bonne et qui l'aime.

J'ignore le succès que le gros public a fait à la *Bataille de Uhde*, de Paul Adam. Je crains qu'il n'ait été plutôt un succès d'estime. On n'aura vu, probablement, qu'une réminiscence de la « Bataille de Dorking », de la « Guerre de Demain » et de la fâcheuse « Débâcle » dans ce récit très détaillé et plein de tableaux sanglants d'une imaginaire campagne, menée par un non moins fictif général, victorieux lors de la guerre d'Italie de 1859, récit présenté sous forme de Mémoires. Mais M. Paul Adam aura au moins pour lui les éloges des lettrés qui ont apprécié la forme très neuve de ce livre ; en effet, les péripéties mili-



taires, détaillées avec une technique qui fait vraiment illusion, et qui occupent deux cent cinquante pages du volume, sont coupées, en cinq ou six endroits, par de très brèves lettres que reçoit le général, au cours de sa campagne et qui révèlent de terribles drames de famille se déroulant loin de lui, à Paris, où sa femme le trompe avec son meilleur ami. C'est là, je le répète, une très hardie conception traitée avec une singulière puissance.

*Les Féeries*, de Jean Rameau, ne mentent pas à leur titre : c'est un vrai régal pour l'esprit, l'oreille et l'imagination que ces trente-cinq petits poèmes légendaires dont nos lecteurs ont pu goûter le charme en lisant, dans un de nos derniers numéros, « Les Roses du Baiser ». Les nécessités de la vie obligent Jean Rameau à écrire plus de prose qu'il ne voudrait ; mais, parfois, le poète prend sa revanche, à la grande satisfaction des fins lettrés.

M. Charles Buet vient de publier, à la « Société libre d'édition des Gens de Lettres », sous le titre de *Grands Hommes en robe de chambre*, une série de portraits écrits sous une forme humoristique, parfois incisive mais sans jalousie ni haine. Tout le monde y passe, depuis Léon XIII jusqu'à Sarah Bernhardt.

Montalembert a occupé, dans la vie politique, sociale et religieuse de la France d'il y a cinquante ans, une place considérable : homme d'action, orateur et écrivain véhément, il a remué beaucoup d'idées, soulevé bien des passions, soutenu des luttes acharnées pour la cause du catholicisme et surtout pour celle de la liberté de l'enseignement. C'est cette carrière mouvementée que retrace aujourd'hui M. le vicomte de Meaux, dans son *Montalembert*. Les minces politiciens d'aujourd'hui, les jacobins et les laïciseurs ignares, pourraient puiser dans cette étude de grandes leçons : mais ils ne savent ni ne veulent lire !

A signaler aux « Balzaciens », si toutefois ils ne l'ont pas tous déjà entre les mains, le nouveau volume du vicomte de Spelberch de Lovenjoul : *Autour de Honoré de Balzac*. Le livre présente, au point de vue spécial, un vif intérêt ; il n'est pas moins curieux, à un point de vue général, par l'exactitude méticuleuse des détails, la puissance et l'abondance de la documentation et l'extrême ingéniosité des procédés d'investigation.

M. Robert de la Sizeranne, dont nos lecteurs ont pu apprécier ici même l'érudition et le sagace talent de critique artistique, a entrepris dans son livre sur *Ruskin et la Religion de la Beauté*, de faire connaître aux Français l'homme qui, par une ardente et persévérante prédication, a transformé le goût du peuple anglais en lui enseignant la religion de la beauté. Il a montré à ses compatriotes la nature toujours admirable dans ses harmonies comme dans ses contradictions apparentes ; il leur a expliqué les œuvres des primitifs, dévoilé l'âme des choses, fait comprendre l'éloquence des couleurs, et, pour faire pénétrer sa doctrine, il a employé les moyens de propagande les plus divers. Il a réussi : ces meubles harmonieux de forme et de profils, ces étoffes Liberty, ces toilettes ondulantes, ces coiffures hardies et vaporeuses que les Françaises, naguère arbitres du goût, copient aujourd'hui d'après les modèles anglais, tout cela est issu des doctrines de ce grand penseur, que l'esprit pratique de nos voisins a su concrétiser en des objets tangibles. Ce livre sera, pour beaucoup de nos compatriotes, la révélation non seulement d'un homme, mais d'un ordre d'idées que nous ne soupçonnons pas, car, dans son culte de la beauté, Ruskin comprend aussi la beauté sociale et proclame que, par l'amour du Beau, l'humanité conquerra le bonheur : cette théorie séduisante n'a pas peu contribué à le populariser dans toutes les classes de la nation anglaise.

Encourageons les moralistes : ils font de tout petits livres, qui contiennent parfois de grandes pensées ; on les a vite lus et il en reste

### CONSEILS

Pourquoi n'êtes-vous pas toutes belles quand pour cela il n'y a qu'à vouloir ?

Théophile Gautier prétendait qu'une femme peut toujours se faire la tête qu'elle veut. Se donner la pureté des lignes n'est pas chose facile ; mais au type grec on préfère aujourd'hui le minois pétillant d'expression pourvu qu'il ait l'air jeune, appétissant comme un fruit, et ruisselant de fraîcheur.

Pour réaliser et conserver ce charme, il faut simplement avoir une belle peau, un teint jeune. Vous les aurez naturellement et sans artifice avec les sachets de beauté et les bandeslettes du Dr Dys. Ces sachets rendent les ablations veloutées et, introduisant dans les pores de la peau la sève du rajeunissement, suppriment le maquillage. Etre assurée du résultat d'une telle méthode et ne pas insister pour vous la faire suivre serait commettre un crime de lèse-humanité. Darsy, 31, rue d'Anjou, est le seul préparateur du produit esthétique du Dr Dys.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS).)

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin ; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir ; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris Saint-Lazare : 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75. — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc.), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

### CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 51, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, 1 h. 01, 6 h. 04 et minuit 15.

toujours quelque chose : ce n'est pas une médiocre qualité. Leur maître exquis, J. Joubert, n'a-t-il pas dit : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi. » Dans son petit recueil : *Autour du cœur*, qu'accompagne une introduction de Hugues Leroux, Maria Star nous montre qu'elle se rattache à cette bonne école ; elle a, de plus, le mérite d'être femme et de penser en femme, ce que ne font pas toujours les écrivains de son sexe ; ses maximes sont souvent douces et compatissantes.

Côté des folichonneries : voici d'abord un nouvel album de Mars, édité par Plon : *Mesdames les Ciclystes*. Le recueil arrive à point, en cette saison où la pédale atteint son complet épanouissement ; et Dieu sait si elles s'épanouissent les pédaleuses de Mars ! il trace, pour dessiner leurs profils, les courbes les plus audacieuses ; mais dans ses croquis les plus hyperboliques, aussi bien que dans ses légendes les plus hardies, Mars conserve toujours à la femme sa grâce, son élégance, et l'habilite à ravir ; il est, cependant, parfois sévère pour les mamans plantureuses qui s'obstinent à accompagner leurs filles.

Dans *Celles qui dansent*, Gil Baër nous montre les différents aspects de la danse, au théâtre, au Moulin-Rouge, sur les carrefours au 14 juillet, et enfin dans le monde. Très exacts et pleins d'humour, ces dessins sont, en grande partie, artistement colorisés ; ils sont accompagnés d'un texte ingénieux, signé : Pierre de Lano. Cet album est édité par Simonis Empis.

Voici, ensuite, cent dessins de Bac réunis sous ce titre : *Les Maîtresses*. « Les maîtresses de qui ? » — demande finement Félicien Champsaur dans l'avant-propos de cet album, édité par Ollendorf en format in-18. — « Les maîtresses de vous, répond-il, de lui, de moi, peut-être ! » Tout homme les connaît, ces exquises et abominables petites femmes, si bêtes et si rouées, naïves descendantes de notre mère Eve, mâtinées de Vénus, adorables microbes du péché et qui, obéissant à des traditions mystérieuses et inéluctables, continuent l'œuvre de perdition si solidement instituée par le Malin. Et Bac, qui est un philosophe, ayant reconnu qu'il était superflu de réagir, a pris le meilleur parti : il les a très spirituellement dessinées telles qu'elles sont.

Nous retrouvons F. Bac dans la *Chipette ou la Dame frivole* — frivole, oh combien ! — de Maurice Vaucaire ; l'éditeur Fasquelle a fait à cette singulière petite femme la gracieuseté de l'éditer dans sa mignonne Bibliothèque Parisienne, qui semble vraiment faite pour les boudoirs et les alcôves.

La vingt-cinquième année de l'*Almanach des Spectacles*, de M. Albert Soubies, vient de paraître, donnant la plus complète documentation que l'on puisse imaginer sur tout le mouvement théâtral de l'année 1896. C'est un travail extrêmement utile, mais fort ingrat, et l'on ne saurait trop être reconnaissant à l'auteur de tant d'œuvres littéraires de l'avoir commencé et de le continuer. Mais comme M. Soubies et son éditeur Flammarion sont gens de goût, ils ont fait une petite place à l'art et ont orné leur volume d'une fine eau-forte de Lalauze, représentant une scène de la *Tortue*.

J'ai déjà signalé ici les *Programmes illustrés*, édités par Per Lamm et qui complètent, sans la copier, la belle publication de Chaix, « les Affiches illustrées ». En outre des œuvres de la nouvelle école des « Affichistes » avec toutes leurs fantaisies et leurs audaces de dessin et de couleur, les *Programmes illustrés* donnent de curieuses reproductions de menus, de cartes d'invitation et de cartes d'adresse, petites estampes du xviii<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du xix<sup>e</sup>. Le choix très judicieux de ces pièces est fait par M. E. Maindron, qui les accompagne d'un texte érudit, mais sans pédanterie.

T. G.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir.

Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

### LE FIGARO-SALON DE 1897

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypographie auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à la Librairie du « Figaro », 26, rue Drouot :

N° 4. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : *Réverie*, par E.-A. Piot.

N° 5. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : *Marceau*, par ÉMILE BOUTIGNY.

N° 6. — Société nationale des Beaux-Arts (Champs-de-Mars) : *Déclaration de guerre entre le Roi de France et l'Empereur d'Autriche (1792)*, par FRANÇOIS LAFON.

UN FASCICULE : 2 FR. — FRANCO 2 FR. 30.

### LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

#### ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et C<sup>ie</sup>, Asnières.





**V**oici la vérité sur l'oranger de Saint-Eudémon. Vous ne trouverez cette histoire ni parmi les *Vies des Saints-Pères*, par le Frère Dominique Cavalca de Vico Pisano, encore moins dans la *Légende dorée*, écrite par Jacques de Voragine ; et il se pourrait même qu'elle ne fût dans aucun recueil d'hagiographie. On me l'a racontée sur le lieu même du miracle, et en présence de l'oranger, son témoin vénérable et éternellement fleuri.

Les vignobles des monts Aventin et Célius étalent tout autour leurs petits espaliers de roseaux jaunes qui soutiennent les ceps. De tous côtés surgissent les vagues arceaux des grandes ruines : le Colisée, le grand Cirque, la maison de Néron, et le reste ; tandis que la Rome moderne se tasse au loin sous la coupole de Saint-Pierre et sous les montagnes bleues de la Sabine.

Il y a là une petite église qui en rappelle une douzaine d'autres du même genre — église aux colonnes ioniques ébréchées et aux dalles de marbre roux et lilas, dont la couleur ressemble à celle d'un tapis précieux et rapé, et dont l'abside est entourée d'un grand cactus qui rampe comme un python. L'oranger se dresse à côté et répand ses pétales odorantes sur les vignes et sur les laitues, immense et incroyablement vénérable. Ce que l'on prend pour le tronc n'est en réalité que l'unique branche qui ait survécu, le tronc véritable étant caché dans les profondeurs du sol, sous le niveau actuel du jardin. C'est là que j'ai appris la légende — je vous laisse à deviner de qui et comment. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est véridique.

Il y a bien longtemps — avant la construction de l'église, qui a pourtant plus de douze cents ans d'existence — un certain saint, nommé Eudémon, vint s'établir sur les pentes du Célius. La vieille Rome païenne était enfouie sous terre ; il n'en restait que de grands tas de maçonnerie et des groupes de colonnes, et l'on était en train de bâtir la Rome chrétienne au loin avec des pierres et des briques que l'on extrayait des ruines comme d'une carrière. Les mauvaises herbes et les buissons, les grands chênes verts et les ormes avaient poussé au-dessus de la ville d'autrefois, hantée aujourd'hui par les démons. Les hommes ne s'en approchaient jamais, à moins que ce ne fût pour extraire des pierres ou pour y chercher des trésors, avec d'horribles incantations. Elle était devenue un désert entouré des longs murs et des beffrois carrés de nombreux monastères.

L'endroit où vint s'établir cet Eudémon — et personne ne saurait dire d'où il venait, ni fournir aucun renseignement sur son compte, si ce n'est qu'il avait eu une fiancée, qui était morte la veille même du mariage — l'endroit, dis-je, où vint s'établir Eudémon se trouvait au beau milieu des ruines et du désert, bien loin des habitations humaines. Le brave homme n'avait, en effet, que deux voisins qui, comme lui, étaient saints — un théologien qui habitait les ruines de certains thermes, pour y échapper au bruit des cloches, et un stylite qui s'était ménagé une sorte de plate-forme en planches avec une toiture de roseaux au sommet de la colonne de l'empereur Philippe.

Eudémon, ainsi que je viens de le dire, était un saint : la plupart des gens qui ne tourmentaient pas leurs voisins l'étaient en ces temps-là ; dès lors, il pouvait évidemment faire des miracles. Seulement ses miracles, à l'avis des autres saints — surtout à l'avis du théologien et du stylite, qui se nommaient Carpophore et Ursicinus — ne présentaient rien de bien extraordinaire ; je dirai même qu'ils atteignaient à peine les limites du surnaturel. Eudémon avait planté un jardin autour des ruines du temple circulaire de Vénus, et les vignes, les laitues, les roses et les pêches avaient, en peu d'années, remplacé les touffes de chêne vert et de myrte ainsi que la folle végétation de fenouil sauvage, d'avoine et de giroflées qui avait recouvert la maçonnerie, — chose qui, puisqu'il était saint, tenait évidemment du miracle.

Il avait également déblayé la cella intérieure du temple et en avait fait une chapelle ayant, en guise d'autel, un beau tombeau sculpté par les païens, avec des portraits aux grands yeux et aux vêtements de pourpre du Sauveur et de la Sainte Vierge peints sur le badigeon blanc. En outre, il avait érigé, à côté, un beffroi circulaire et percé à jour, haut de trois étages, avec des colonnes enlevées au temple, et l'avait orné de ronds en porphyre provenant du dallage de ce même édifice, ce qui était aussi un miracle. Puis il avait bâti au bout du verger des cabanes de roseaux pour les pauvres, à qui il enseignait le jardinage et d'autres choses utiles ; ensuite des abris pour les vaches et les chèvres, et un colombier. Et il avait construit une charrette en osier et dressé un ânon afin d'envoyer ses légumes à Rome et de les distribuer aux indigents avec des pots de lait et du fromage de lait de chèvre. Et il enseignait aux femmes des pauvres



qu'il abritait l'art de tisser et de préparer les peaux, et aux enfants l'emploi de l'abacus et les chants religieux. Et il établit, à l'usage de ces mêmes pauvres, un jeu de boules près de leurs cabanes et leur apprit à y jouer. L'affaire de l'oranger eut pour point de départ l'établissement de ce jeu, — toutes ces choses étant évidemment des miracles.

En attendant, Eudémon vivait tout seul dans un hangar clos d'une barrière en roseaux et ayant, en guise de toiture, des voûtes du temple païen. Et il était laborieux et sobre, et possédait des connaissances médicales, sachant tant bien que mal déchiffrer les écritures. Et Eudémon était un saint, bien qu'il n'en fût pas un très grand.

Mais Carpophore, le théologien, et Ursicinus, le stylite, ne

faisaient pas grand cas d'Eudémon ni de sa sainteté ; ils l'estimaient même moins qu'ils ne s'estimaient l'un l'autre.

En effet, Carpophore, qui avait traduit de l'hébreu en latin le *Deutéronome* et les *Evangelies de Nicodème*, et qui avait écrit six traités contre les gnostiques et les pauliciens, et un livre sur le *Mariage des fils de Dieu*, et qui en outre avait un serviteur qui lui lavait ses vêtements, lui époussetait ses rouleaux de manuscrit et lui préparait son dîner, le traitait d'ignorant et de rustre ; tandis que de son côté, Ursicinus, qui vivait salement sur la plate-forme de sa colonne, aussi velu et aussi noir qu'un ours, et tenait les yeux constamment fixés sur son propre nombril, Ursicinus, le stylite, qui n'avait ni changé de tunique ni goûté de viande cuite depuis cinq ans, et qui s'était plus d'une fois élevé



jusqu'à la contemplation de l'Unique, méprisait la pédanterie et le luxe de Carpophore, et le considérait comme un homme rempli des vanités de la chair.

Mais Carpophore et Ursicinus s'accordaient à avoir une fort médiocre opinion d'Eudémon et échangeaient de fréquentes causeries fraternelles sur la probabilité qu'il fût abandonné par le ciel à l'esprit malin ; opinion qu'ils lui manifestaient librement toutes les fois qu'il les invitait à dîner dans son verger et les régalaient de fruits, de lait, de vin et du miel de ses abeilles. Et toutes les fois que l'un d'eux venait lui emprunter un cierge ou une pièce de linge blanc, ou un panier ou quelques clous, il avait à cœur de mettre Eudémon très sérieusement sur ses gardes contre ce qu'il y avait de dangereux dans ses pensées et dans ses agissements, et de lui promettre d'intercéder en sa faveur auprès des puissances célestes.

Les deux saints eussent désiré un beau combat théologique ; Eudémon ne fit que sourire. Il souriait toujours, cet Eudémon, et c'était là un des pires symptômes, car un homme, et à plus forte raison un saint, qui sourit, exprime par cela même une certaine satisfaction au sujet de ce monde, et une certaine confiance en son propre salut, — deux choses qui sont offenses vers le ciel.

D'ailleurs, Eudémon manifestait des tendances peu religieuses. On se mariait beaucoup trop chez les pauvres qu'il avait rassemblés autour de lui. Il s'intéressait d'une façon inconvenante aux femmes en couche, leur fournissait des médicaments et même les guidait sur les soins à donner à leurs nouveau-nés. Il corrigeait rarement les enfants, et ne les exhortait jamais à embrasser la vie du jeûne et du célibat. Il s'occupait des maladies des animaux, et on l'avait souvent entendu leur adresser la parole comme s'ils eussent possédé une âme éter-

nelle et comme si leurs désirs et leurs aversions eussent mérité quelque considération. Ainsi, il faisait des nids pour les pigeons et disposait des écuelles d'eau pour les hirondelles, et permettait aux oiseaux de se percher sur ses épaules et sur ses mains, et les appelait par leurs noms. A juger d'après certaines choses qu'il disait, on eût pu le soupçonner — si un pareil soupçon n'eût été par trop charitable — de croire que les animaux sont des créatures de Dieu et les frères des hommes, et que les plantes mêmes sont vivantes et reconnaissent le Créateur ; mais lorsqu'il parlait de ces choses et en arrivait à appeler le soleil et la lune son frère et sa sœur, et à attribuer à l'eau, au feu, aux nuages et aux vents des vertus chrétiennes telles que l'humilité, la charité et la joie, il était évidemment plus charitable de considérer ses paroles comme étant du délire et de le mettre lui-même au nombre des fous. Du reste, tout portait à croire qu'Eudémon était un aliéné ; car sans cela, comment admettre que Carpophore pût légitimement lui emprunter ses draps d'autel et ses cierges, et Ursicinus ses laitues et son miel ?

Les deux saints se sentaient une curiosité irrésistible au sujet des relations qu'entretenait leur compagnon en sainteté avec le monde des diables, car ces questions délicates déterminaient alors le rang d'un saint, et l'on témoignait d'habitude là-dessus au subtil mélange de discrétion et de forfanterie. Eudémon avait-il



jamais eu de rencontre avec le Prince des Ténèbres ? Avait-il été tenté ? De belles dames avaient-elles hanté le lieu de ses oraisons et une pluie de grosses pierres l'avait-elle accablé à travers le toit ?... Carpophore, feignant de parler d'un tiers, fit quelques révélations extraordinaires sur son propre compte et Ursicinus donna lieu à des suppositions encore plus surprenantes en se refusant à donner le moindre détail sur ses propres tentations.

Mais Eudémon ne témoigna aucun intérêt à ces discours ; il ne semblait ni les rechercher ni les éviter. Il assura qu'il n'avait subi ni tentation insolite, ni persécution remarquable ; quant aux rencontres avec les diables et les divinités païennes, au sujet desquelles les saints, ses frères, demandaient avec insistance des réponses catégoriques, il n'avait rien à constater. Il avait une fois, il est vrai, rencontré, sur le rivage de la Syrie, un être qui était moitié homme, moitié cheval, comme ceux que les païens appellent des Centaures, et lui avait demandé son chemin dans les sables et dans les herbes, et cet être avait répondu avec difficulté en hennissant et en agitant les oreilles ; et quelques années après, dans les bois de chênes qui entourent le lac de Némé, il avait rencontré un faune, créature rustique à forme humaine, mais ayant des cornes et des pieds de bouc, qui l'avait entretenu d'une façon fort agréable au milieu d'une fraîche touffe de roseaux et lui avait donné des noix et des racines succulentes pour son repas de midi ; et il était d'avis que ces êtres imparfaits, reconnaissent la bonté de Dieu et ont un moyen qui leur est particulier, et qui ne ressemble en rien au nôtre, de témoigner la joie que cette bonté leur cause.

Y avait-il en effet quoi que ce fût dans les Ecritures qui affirmât ou qui portât à croire qu'une seule des créatures de Dieu fût privée de ce sens de sa miséricorde ? Quant aux dieux des païens, quel mal pouvaient-ils faire à un chrétien ? Les faux dieux peuvent-ils nuire à d'autres qu'à leurs propres fidèles ? Il y avait plus : Eudémon semblait donner à entendre que ces divinités païennes méritaient une certaine pitié, et qu'elles aussi, non moins que le soleil et la lune, les loups et les agneaux, l'herbe et les arbres, étaient enfants de Dieu et nos frères, sans le savoir.

Naturellement Carpophore et Ursicinus ne permettaient jamais à Eudémon de s'expliquer nettement sur ce point doctrinal, de peur qu'ils eussent à le considérer comme damné et par conséquent comme impropre à entretenir des relations avec eux. Dans l'état actuel des choses, les deux saints se flattaient que les petites visites qu'ils rendaient à Eudémon, et les cadeaux et les prêts qu'ils lui permettaient de leur faire, constituaient sa seule chance de salut.

Et maintenant, racontons le miracle.

Un jour qu'on travaillait la terre pour planter un nouveau vignoble, la bêche se heurta par hasard contre une pierre ronde d'une grosseur extraordinaire qui, à peine exposée, se trouva être un corps entier de femme, sculpté en marbre et enfoncé dans l'argile, la tête en l'air. Les paysans, saisis de frayeur, prirent la fuite en s'écriant les uns que c'était un païen embaumé, et les autres que c'était une diablesse endormie. Mais Eudémon ne fit que sourire et enleva le limon qui s'attachait à la statue. Celle-ci était fort belle, et, après lui avoir raccommo- dé un bras avec du ciment, il l'ériga sur un ancien tombeau, au bout de l'allée

plantée d'herbe qui traversait le verger, et tout près des ruches.

Carpophore et Ursicinus en ayant eu la nouvelle, s'y rendirent en hâte et offrirent à Eudémon de l'aider à briser la statue et à en transporter les débris à un four à chaux près du Tibre, car c'était évidemment une image de la déesse Vénus, la plus méchante des diables. Les deux saints l'examinèrent avec une curiosité toute religieuse et citèrent plusieurs dictons d'Athénagore et de Lactance, ainsi que différentes anecdotes de saint Paul l'ermite et d'autres anachorètes de la Thébaïde. Mais Eudémon se contenta de les remercier avec une grande douceur et les renvoya après leur avoir fait cadeau d'une paire



de sandales neuves et d'un flacon d'huile.

Après cet événement, les deux saints ne se permirent plus de lui rendre visite et ne firent plus attention aux cadeaux qu'il ne cessa de leur envoyer. Ils auraient bien voulu revoir cette idole, — non pas à cause de sa beauté, qu'ils ne reconnaissaient pas, mais parce qu'ils avaient une furieuse curiosité de voir les diables de plus près. Mais, ayant prêché en public contre elle et ayant essayé d'exciter les paysans à la renverser et à la briser, ils eurent honte d'entrer dans le verger et se contentèrent de re-

garder l'image de la déesse de l'autre bout de la vallée et de la voir scintiller toute blanche parmi les roseaux entrelacés et les gros figuiers du vignoble d'Eudémon.

En cet état de choses, jugez de la joie des deux saints personnages lorsque, un soir du mois de juin — c'était la veille de la naissance de saint Jean-Baptiste — on leur apporta la nouvelle que le diable venait enfin de s'emparer de leur confrère. Toutes les autres considérations disparurent, car la charité fraternelle leur imposait le devoir de se rendre au plus vite sur les lieux et de constater la nature exacte de la catastrophe.

Les deux saints furent tant soit peu désillusionnés. Le diable n'avait pas emporté Eudémon, qu'ils trouvèrent du reste en train d'arroser paisiblement ses oeillets ; mais l'esprit malin avait emporté le seul objet qu'il possédât — car Eudémon ne s'était réservé qu'un seul d'entre tous les biens de ce monde, un objet sans doute bien coupable — une bague de fiançailles. Cette bague n'avait aucune utilité pour ses voisins et était le gage d'une affection terrestre, car il l'avait destiné au doigt de la jeune fille qu'il avait été sur le point d'épouser. Carpophore





objet, leur causait une vive satisfaction. Comme c'était la veille de la naissance de saint Jean-Baptiste, Eudémon, selon une habitude peu recommandable, avait permis à ses paysans de faire une fête; il leur avait même dressé des tables dans le vignoble et avait préparé des jeux pour les jeunes et les vieux — façon d'autant plus regrettable de célébrer ce jour que la veille de saint Jean-Baptiste s'accordait — à ce que l'on prétendait — avec l'ancienne fête de la diablesse Vénus et que les paysans la célébraient encore avec des cérémonies qui se rattachaient au culte de ce mauvais esprit, et qui étaient coupables en elles-mêmes — telles que la fabrication de bouquets de lavande pour les coffres à linge, et de couronnes d'œillets, et la préparation de feux de joie — choses qu'Eudémon malheureusement approuvait.

A cette occasion, il voulut inaugurer un jeu de boules qu'il venait d'installer au moyen de bottes de gazon et de planches qui devaient servir à empêcher les boules de s'égarer. Il était en train d'enseigner ce jeu aux paysans et avait relevé sa soutane de laine blanche à la hauteur des genoux, lorsqu'il fut piqué à la main par une guêpe, insecte envoyé sans doute par le diable. Voyant enfler son doigt et ne voulant pas abandonner la partie, il avait pour la première fois de sa vie ôté son anneau d'or, son anneau de fiançailles, et après quelques instants d'hésitation, l'avait glissé au doigt annulaire droit de la statue de la diablesse Vénus, puis il avait continué à jouer. Mais cet acte, si indigne d'un saint chrétien et qui venait s'ajouter à tant d'autres, — car évidemment il n'y aurait dû avoir ni anneau à ôter, ni idole à qui le donner, — cet acte, absolument coupable, fut puni comme il le méritait.

Après avoir joué quelques parties, Eudémon invita les paysans à se mettre à table, tandis que lui-même comptait se retirer pour s'adonner à la prière. Il chercha alors son anneau; mais, ô miracle! ô terreur! la déesse de marbre avait replié le doigt et fermé la main. Elle avait accepté la bague — et avec elle

et Ursicinus s'en étaient d'autant plus scandalisés qu'Eudémon s'était emporté — c'était la seule fois — lorsqu'ils lui avaient proposé de l'échanger contre une cloche d'église; et ce fait que le diable avait commencé les hostilités en s'emparant précisément de cet

ser tristement dans les roseaux, et les grillons se lamentaient dans les blés mûrs; les chauves-souris et les hirondelles tournoyaient, et le soleil touchait à l'horizon. Les derniers rayons frappèrent la statue, qui se trouvait au bout du jeu de boules, et faisant tout à coup scintiller l'anneau qu'elle avait au doigt, ils la revêtirent d'une lueur rougeâtre qui lui donnait l'apparence de la vie.

Carpophore et Ursicinus poussèrent un cri de terreur et tombèrent face à terre.

Eudémon leva les yeux qu'il tenait fixés sur les œillets et les regarda, eux et la statue. Il comprit.

« Mes sots frères », leur dit-il, « ne saviez-vous donc pas que notre frère le soleil peut donner la vie à toutes choses? » Et il continua à arroser les fleurs et à remplir sa cruche à la fontaine.

Carpophore et Ursicinus ne s'étaient pas remis de leur frayeur, mais celle-ci ne manquait pas d'un certain charme. Car n'allaient-ils pas être témoins de quelque démarche terrible de l'esprit malin? En attendant, ils se tinrent prudemment à une certaine distance de l'idole, et tout en répandant de l'eau bénite à droite et à gauche et en brandissant leurs encensoirs, ils entonnèrent d'une voix tremblotante un cantique qui laissait tant soit peu à désirer au point de vue de la grammaire.

Mais l'idole n'y fit pas attention. Elle semblait devenir plus blanche à mesure que le crépuscule augmentait, et sur le doigt replié de sa main fermée scintillait le petit anneau d'or.

Lorsque Eudémon eut fini d'arroser, il laissa de nouveau le seau tomber dans le puits et prit une grande gorgée d'eau. Alors il s'humecta les doigts, défit la corde qui retroussait son vêtement de laine blanche et, le travail du jour étant fini, il se dirigea lentement le long du jeu de boules en appelant les oiseaux, qui tournoyèrent autour de sa tête; mais il ne fit aucune attention à ses saints camarades ni à leurs exorcismes. Il s'arrêta aux pieds de l'idole. Il regarda sans frayeur ses beaux membres, sa belle figure; et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres.

« Sœur Vénus », lui dit-il, « vous avez toujours aimé les plaisanteries, mais toute plaisanterie doit avoir une fin. La nuit tombe; mon travail du dehors est terminé, il faut que je m'adonne à la prière et au repos. Rendez-moi donc mon anneau dont je vous ai prié de vous charger en échange de l'hospitalité que je vous avais accordée. »

Carpophore et Ursicinus accélérèrent le mouvement du cantique, qu'ils chantaient déjà d'une façon assez irrégulière, et regardèrent l'idole du coin de l'œil.

La statue ne bougea pas. Elle se tenait là, nue et belle, de plus en plus blanche à mesure que le jour déclinait, et la lune se leva à l'Est.

« Sœur Vénus », reprit Eudémon, « vous n'êtes guère obligeante. Je crains, Sœur Vénus, que vous ne nourrissiez de sinistres desseins tels que les hommes vous reprochent. S'il en est ainsi, abstenez-vous-en. Des personnes inintelligentes ont dit que vous êtes une diablesse. Vous avez fini par y croire vous-même et peut-être par vous en faire une gloire. Débarrassez-vous de cette idée, Sœur Vénus, car je vous dis qu'elle est fausse. Ainsi donc, rendez-moi mon anneau. »

Mais l'idole ne bougeait toujours pas! Elle ne faisait que devenir de plus en plus blanche — blanche comme de l'argent

sans doute l'âme coupable d'Eudémon — et se refusait à lâcher prise. Dès que le premier des paysans se fut aperçu de ce qui venait de se passer, la bande entière, hommes, femmes et enfants, prit la fuite en bégayant des prières ou en hurlant des exorcismes, sans oublier toutefois d'emporter le reste des provisions.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Carpophore et d'Ursicinus, armés de missels et de goupillons, que les plus courageux des paysans consentirent à revenir sur le lieu du miracle. Ils trouvèrent Eudémon en train d'arroser tranquillement quelques pots d'œillets dont il voulait faire cadeau aux jeunes filles. Les tables étaient renversées, les bouquets de lavande gisaient çà et là; les laitues et les rosiers avaient été foulés aux pieds. Les grenouilles avaient commencé à coas-



— aux rayons de la lune, au-dessus de l'herbe verte, dans la fumée de l'encens.

Carpophore et Ursicinus fixèrent les yeux sur elle en se demandant si elle ne se briserait pas en deux et si un dragon à l'odeur de soufre n'en sortirait pas bientôt avec un bruit hideux à la suite de leurs exorcismes.

« Sœur Vénus », reprit de nouveau Eudémon d'une voix qui, bien qu'elle fût douce, commençait à prendre un ton de commandement, « cessez votre sottise malice, et en tant que vous êtes une des créatures de Dieu, obéissez et rendez-moi mon anneau. »

Une légère brise se leva. La blanche main de la statue se détacha de son sein de marbre et le doigt s'ouvrit lentement et s'étendit.

Avec une audace incroyable, Eudémon se précipita dans le piège de l'esprit malin. Il s'avança et, se dressant sur la pointe des pieds, il étendit la main vers celle de l'idole. C'était bien le moment où la diablesse allait l'entourer de ses bras et lui brûler d'avance les chairs destinées à l'enfer.

Mais il n'en fut rien. Eudémon prit l'anneau, le frotta tendrement sur sa manche de laine blanche et le remit sur son doigt, d'un air pensif.

« Sœur Vénus », dit-il alors, debout devant la statue, tandis que les pinsons, les merles et les chardonnerets se perchaient sur

ses épaules et que les hirondelles tournoyaient autour de sa tête, « Sœur Vénus, je vous remercie. Oubliez la malice que les sots humains vous ont appris à trouver en vous-même. Souvenez-vous que vous êtes une créature de Dieu et que vous êtes bonne. Apprenez aux fleurs à croiser leurs semences et à varier leurs couleurs et leurs parfums. Apprenez aux ramiers et aux hirondelles, ainsi qu'aux moutons et aux bêtes bovines, et à tous nos frères muets, à engendrer et à élever leurs petits; apprenez aux adolescents et aux fillettes à s'aimer et à aimer leurs enfants. Faites fleurir les vergers et faites chanter ces campagnards. Mais, puisque, dans votre forme actuelle, vous avez follement essayé de provoquer un scandale, recevez, Sœur Vénus, un doux châtiment; et, au nom du Christ, cessez d'être statue et devenez un bel arbre aux fleurs odorantes et aux fruits dorés. »

Eudémon leva la main et fit le signe de la croix.

Il y eut un léger soupir, comme celui de la brise, et un frôlement léger et grandissant. Et voilà qu'à la lueur de la blanche lune, la statue de Vénus changea de silhouette, émit de toutes petites branches, de toutes petites feuilles, qui grossirent rapidement, tandis qu'Eudémon se tenait toujours là, la main levée, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de statue au bout du jeu de boules, mais un bel oranger dont les fleurs et les fruits resplendissaient aux rayons de la lune.

Alors Eudémon rentra faire sa prière et Carpophore et



Ursicinus s'éloignèrent en silence, l'un vers sa caverne et l'autre vers sa colonne, et se crurent dès lors des saints beaucoup moins grands qu'ils ne se l'étaient imaginé jusque-là.

Quant à l'oranger, il se trouve encore sur cette même côte du Célius, en face des roseaux entrecroisés des vignobles de l'Aventin, près de la petite église aux colonnes cannelées et brisées, et du gros cactus qui y rampe comme un python. Mais les tourterelles abondent et les figues et les œillets y sont des

plus doux et des plus odorants, et l'eau ne manque jamais dans le puits.

C'est là l'histoire de saint Eudémon et de son oranger. Mais vous ne la trouverez ni dans la *Légende dorée* ni chez les Bolandistes.

VERNON LEE.

(Illustrations de L. Kowalsky.)





## Farandole Chantée

*C'est une voix  
ou à deux voix.*

*Musique de  
Charles Waltherbe.*

**PIANO**

**Animato** *p* *gaiement*

**SOPRANO.** *mf*

1<sup>er</sup> Couplet. La Fa - ran - do - le, Joy-euse et folle, Passe et s'en - vo - le; L'heure la suit. El - le nous

2<sup>e</sup> Couplet. De - main les bel - les Se - ront re - belles Aux ta - ren - tel - les; Le plaisir fuit: Douce est l'i -

**TÉNOR (ad lib.)** *mf*

1<sup>er</sup> Couplet. La Fa - ran - do - le, Joy-euse et folle, Passe et s'en - vo - le.

2<sup>e</sup> Couplet. De - main les bel - les Se - ront re - belles Aux ta - ren - tel - les.

*legg.*



jet - te Son chant de fê - te Et nous ré - pè - te: Voi - ci  
- vres - se D'u - ne ca - res - se; Mais le temps pres - se:

*mf* El - le nous jet - te Son chant de fê - te Et nous ré - pè - te: Voi - ci  
Douce est l'i - vres - se D'u - ne ca - res - se; Mais le temps pres - se:

*tr*

*allargando* *a tempo*  
mi - nuit! Chantons! Dansons! Voi - ci, voi - ci mi - nuit!

mi - nuit! Chan - tons! Dan - sons! Voi - ci mi - nuit!

*a tempo*  
*allargando*

*Pour finir* (la farandole s'éloigne)  
*mf*

*p*

*pp* *morendo*  
CULON Grav.







## Souvenirs de Crimée

(EUPATORIA, 1855-1856)

Le drame sanglant de Sébastopol venait d'accomplir sa dernière phase. Les deux grandes nations qu'une cruelle dissension politique divisait momentanément, s'étaient montrées dignes l'une de l'autre : elles avaient acquis une gloire égale dans l'attaque et dans la défense de cette place.

Les débris fumants de Sébastopol étaient en notre pouvoir ; mais la guerre n'était pas finie. On projeta de faire sur Eupatoria une diversion qui, après avoir rejeté au loin les troupes que les Russes entretenaient autour de cette ville, menacerait la grande ligne de communication de l'ennemi de Pérécop à Simféropol, et pourrait hâter la conclusion de la paix.

Cette mission fut confiée au général d'Allonville. Embarqué avec les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> dragons, le 4<sup>e</sup> hussards de sa division et une batterie d'artillerie à cheval (capitaine Armand), il arriva à Eupatoria le 20 septembre.

Il y avait déjà dans cette ville un fort détachement d'infanterie de marine, et, dans un camp retranché touchant à ses murs, vingt mille hommes de l'armée turque et égyptienne commandés par le Muchir Achmed-pacha, et une horde assez nombreuse de Bachi-Bouzoucks.

La ville d'Eupatoria, appelée ainsi par les Russes et dont le nom tartare est Koslof, n'est pas un port de la Crimée, ainsi que les dictionnaires de géographie se plaisent à le dire ; mais, dans le golfe de Kalamita, une rade ouverte dont le fond de sable remonte en pente peu rapide pour former le rivage.

On l'aperçoit au fond d'une baie : à gauche, est la pointe de la Quarantaine avec de vastes magasins de l'armée ottomane, enfermés dans une enceinte légère de fortifications ; à droite, la ville touche au lac Sasik et à un groupe nombreux de moulins à vent qui agitent leurs grandes ailes. Sur le rivage, çà et là, on voit les carcasses de navires naufragés ; les débris noirs de la corvette à vapeur *Le Pluton* couchée une de ses roues en l'air, et, trois kilomètres plus loin, ceux du vaisseau de cent canons *Le Henri IV* (1). A côté est une redoute où l'on arrive en suivant une bande étroite de sable derrière laquelle on voit le lac Sasik briller comme une lame d'argent. Au centre, sur la mer, dont on peut suivre le rivage jusqu'à la Quarantaine, une place où se trouvent l'église orthodoxe et une belle mosquée rappelant, en diminutif, avec ses dômes et ses minarets, celles de

(1) Ces deux navires avaient été jetés à la côte dans le terrible cyclone du 14 novembre 1854.

Constantinople. Sur cette même place se trouve, baignée par la mer, la maison qu'occupera le commandant militaire et gouverneur civil de la ville avec son état-major et le bureau de la marine.

Les maisons généralement basses n'ont, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Elles couvrent un espace considérable et semblent indiquer une population habituelle de dix à douze mille âmes.

Eupatoria est le premier point que nous ayons occupé en Crimée, en même temps que les alliés débarquaient à Old-Fort. Plus de vingt mille Tartares s'y réfugièrent sous notre protectorat au début de la guerre. C'était alors une ville ouverte ; mais nous l'avions enfermée, de la Quarantaine au lac Sasik, dans une ligne de redans, de bastions, d'ouvrages à couronne armés des canons retirés du *Henri IV* et du *Pluton*. Cette ligne de défense, d'un relief solide et respectable, était, en outre, couverte au nord-ouest par le camp retranché ottoman.

Les Russes, qui attachaient une grande importance à la possession de cette ville, avaient essayé de nous la reprendre le 17 février 1855. Mais ils durent se retirer après deux assauts donnés sans succès (1).

Ce n'est plus ici la riante vallée de Baidar, ni les rivages accidentés et fertiles du sud-est de la Crimée. La steppe aride forme notre horizon et aucun abri n'arrête les vents du nord qui y apportent parfois la température des mers boréales.

Néanmoins, le lac Sasik a sa réputation : pendant les jours de fortes chaleurs, ses rives se couvrent de nombreux malades, rhumatisants, paralytiques et autres ; des fosses sont creusées sur ses bords et tapissées des boues grasses, noires, argileuses, fortement salées qui forment son fond ; les malades y sont ensevelis, la tête seule reste en dehors. Les résultats obtenus par ce singulier traitement sont, assure-t-on, merveilleux.

Le général d'Allonville, investi du haut commandement d'Eupatoria et des troupes qui s'y trouvaient, prit, dès son arrivée, les dispositions que comportait un pareil commandement.

(1) Cette attaque d'Eupatoria avait été confiée au général Khroulef, qui, venu dans la nuit du 16 au 17 avec vingt-deux bataillons, vingt-deux escadrons, cinq sotnias de Cosaques et cent huit pièces de canon, espérait s'en emparer par un coup de main ; il dut se retirer le jour même, après deux assauts infructueux, laissant huit cents morts. Selim-Pacha, commandant des troupes égyptiennes, fut tué à cette affaire, qui fit beaucoup d'honneur aux troupes ottomanes et françaises, et nous coûta quatre cent quatre morts.



ALFRED PARIS



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Jean Bousard, Montz, Joyant & Co.

## LES BACHI-BOUZOUKS

(Souvenirs de Crimée, page 130.)

Typographe GOUPIE, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1897.







Son premier soin fut de désigner un commandant militaire de la place, en même temps qu'un gouverneur civil chargé de l'administration et de la police. M. de Bernis, lieutenant-colonel au 6<sup>e</sup> régiment de dragons, fut chargé de ce poste important. Il fut investi des fonctions de consul, et chargé de vider les différends qui surgissaient incessamment entre gens de toutes les nations qui s'y trouvaient.

Un officier de l'armée ottomane lui fut adjoint, Mehemet Salen Effendi, ainsi qu'un état-major français nombreux. Il eut pour interprète un major de l'armée ottomane, Saïd Ali, d'origine douteuse, ayant mené la vie la plus aventureuse, mais d'une grande intelligence, parlant et écrivant maintes langues.

Les troupes furent campées en avant des fortifications; le 6<sup>e</sup> dragons au point même où se trouvaient les excavations et le cimetière entouré de murs dont les Russes s'étaient servis pour dissimuler les préparatifs de l'attaque du 17 février. Mais en prévision de la mauvaise saison prochaine, on prit des dispositions pour l'installer dans différents établissements de la ville.

Dès le début, une affaire importante se présenta : l'arrivée inopinée des troupes à Eupatoria avait eu pour conséquence de hausser considérablement le prix des denrées. Le chef d'état-major, lieutenant-colonel Joinville, crut devoir tarifier le prix de ces marchandises. Le lieutenant-colonel de Bernis vit là une mesure préjudiciable aux intérêts qu'elle semblait vouloir sauvegarder. L'affaire fut portée au général d'Allonville qui nomma, pour étudier la question, une commission, présidée par le général de Champeron.

Le commandant de la place parvint facilement à faire comprendre l'inopportunité d'un tarif. « Cette mesure, dit-il, permettra, il est vrai, d'acquiescer à des prix aussi bas qu'on voudra les marchandises qui se trouvent actuellement dans la ville, mais elle dissuadera les trafiquants d'en faire venir d'autres. Laissez les marchands vendre aux prix qu'ils voudront. Ces prix sont déjà fort élevés et s'élèveront probablement encore. Mon intention est de faire connaître par les journaux et par tous les moyens possibles, non seulement à Constantinople, mais dans tous les ports de la mer Noire, les prix auxquels les objets de consommation et de première nécessité se vendent en ce moment, et la hausse probable qu'ils éprouveront encore. Nous payerons pendant quelques jours un prix élevé, mais nous en serons très largement rémunérés par le bon marché qui suivra. »

Effectivement, aussitôt que les prix qu'on payait à Eupatoria furent connus, les trafiquants n'eurent d'autre idée que d'y envoyer leurs marchandises. Plusieurs navires en partance changèrent même leur destination pour y venir, et tout, comme par enchantement, y arriva en abondance.

C'est ainsi qu'un armateur, venu de Bourgas avec un navire chargé de dindons, vendit jusqu'au dernier au prix de trois francs cinquante, repartit enchanté de son opération (le prix normal d'un dindon en Roumélie étant de trente-cinq centimes), et laissa la garnison non moins satisfaite. Les troupes étaient mal ravitaillées, mal nourries. L'administration n'envoyait de Kamiesch que des denrées laissant beaucoup à désirer. Les navires arrivaient chargés de bœufs et de moutons décharnés, malades; parfois même on en trouvait qui étaient morts et dans tel état qu'ils étaient sûrement morts avant le départ des navires. Nous n'avions que le rebut.

Le général d'Allonville faisait des réclamations incessantes, mais sans effet. En homme d'esprit, il eut alors recours à un subterfuge. Au rapport, il nous communiqua un ordre du jour prescrivant, vu la disette dans laquelle l'administration laissait les troupes cantonnées à Eupatoria, d'abattre des chevaux pour servir de complément à la nourriture des hommes.

Il entraînait, pour l'exécution de cette mesure, dans de minutieux détails dont il chargeait les membres de l'intendance qui se trouvaient sous ses ordres, désignait un vétérinaire pour examiner les chevaux et présider à leur abattage.

Cet ordre du jour, qui atteignait directement l'administration, fut compris, et les divers services furent promptement organisés.

Voici quelle était notre vie : un coup de canon annonçait l'heure du réveil.

Aussitôt dans la ville, du lac Sasik à la Quarantaine, dans le camp retranché, les bivouacs et les cantonnements, la joyeuse sonnerie du réveil de la cavalerie et de l'artillerie mêlait les notes aiguës de sa vive cadence à celles des clairons et tambours et, soudain, officiers et soldats, marins et Tartares, tout le monde était debout. Bientôt les patrouilles de nuit, qui avaient été reconnaître au loin ce qui se passait du côté des Russes, commençaient à rentrer en deçà des grand'gardes et venaient faire leur rapport. Les Tartares sortaient des réduits où ils étaient entassés pêle-mêle, et, divisés par groupes sous la conduite de leurs chefs de districts, allaient à leurs travaux de terrassement aux remparts, de nettoyage des places et des rues. Chacun reprenait son labeur quotidien. Seuls nos pauvres malades, bien nombreux dès le début, restaient couchés.

Les heures de toutes choses étaient réglées, pour la cessation, la reprise des travaux, les différents services, les repas et autres objets essentiels. Mais il n'y avait pas d'horloge à Eupatoria et le commandant de la place dut y suppléer. A cet effet, il fit hisser une cloche sur un échafaudage en forme de potence, construit à l'entrée de la cour de la maison qu'il occupait. Un planton muni d'une montre y frappait, depuis le réveil jusqu'à l'extinction des feux, les heures et les demi-heures, que le bruit de son timbre retentissant portait au loin, au delà des points extrêmes de la ville et dans le camp retranché.

C'était un sapeur qui avait cette mission de confiance. Malgré tous les soins de ce planton à exécuter sa consigne, et ceux que l'on mettait à tenir sa montre réglée, les critiques étaient nombreuses, chacun ayant la prétention d'avoir, dans son gousset, la bonne heure. Un jour que ces réclamations se renouvelaient au rapport du général d'Allonville, le commandant de la place demanda aux divers officiers l'heure de leurs montres : aucune d'elles ne fut d'accord. Alors, s'adressant au général : « Vous voyez, lui dit-il, mon embarras. Quelle heure, mon général, désirez-vous qu'il soit dans ce moment ? » Le général se mit à rire, chacun en fit autant, et l'on se rapporta, dès lors, à l'heure que frappait le planton.

La population d'Eupatoria présentait un mélange infini de races et de natures : sur le port, des Maltais, occupés au chargement et au déchargement des navires; belle race, travailleurs, d'humeur enjouée; dans les bazars, des juifs, portant les cheveux sur les tempes. Des Russes, des Grecs, des Arméniens, des Turcs, des Tartares, réfugiés des villages. Des Bohémiens ou Tziganes, sordides, habitant, non loin des remparts, des bouges et des masures éparses sur un terrain d'une insigne malpropreté, couvert de débris d'animaux, d'écailles, de pourritures, de guenilles.

Avec les allants et venants, marins et passagers de toutes nations, c'était là la population civile. Le 5 novembre, elle montait à 16,134 individus des deux sexes, parmi lesquels 11,823 recevaient des rations de blé ou de biscuit.

Un nommé Osman-Aga était, sous mes ordres, chargé de la police avec un certain nombre d'employés qu'il dirigeait. Mais bientôt ce personnage cessa de m'inspirer confiance : ses allures étaient louches, et son frère Aga-Dyan profitait des facilités qu'il lui donnait pour rançonner, escroquer les uns et les autres. Je lui fis rendre gorge et, sur ma demande, le 18 octobre, le général d'Allonville le destitua de ses fonctions et le remplaça par Aly Bey (Témir Mouza Ouglou), mudir, homme de race, d'un caractère ferme et honorable, chef des nombreux villages du district important de Pérécop.

Une grande activité régnait parmi tout ce monde : seuls, les Bachi-Bouzoucks semblaient avoir des loisirs prolongés. Kurdes, Albains, Turcomans, dans des costumes bariolés de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec une large ceinture en laine





garnie d'armes diverses : pistolets, yatagans, etc., etc., un véritable arsenal qui ne les quittait jamais, fumaient la pipe ou le narguilé, se pavanaient dans les rues et les places de la ville, ou se tenaient assis, les jambes croisées, dans des bouges, devant une tasse de café; figures faméliques, vrais types orientaux des Bertrands et des Robert-Macaires, incessamment à la recherche d'un coup à faire. Ils étaient, du reste, fort pittoresques.

Nous en avons fait l'essai de ces pillards indisciplinés! Quand la Guerre sainte fut proclamée, ils arrivèrent innombrables au camp ottoman, des bords du Tigre, de l'Euphrate, du golfe Persique, des montagnes du Kurdistan; Omer Pacha en fut embarrassé : nous en primes à notre solde quatre mille et les Anglais autant.

Le général Yusuf fut chargé de les grouper en régiments et de les discipliner. Mais, malgré sa grande compétence, bientôt on dut les licencier. A la suite d'une révolte où les Bachi-Bouzoucks tuèrent leur chef, le colonel Beaton, les Anglais s'en débarrassèrent en les mitraillant.

La police était très difficile au milieu de cette population



d'éléments si différents, compliquée encore des irréguliers de l'armée ottomane et des réguliers, mal nourris, payés régulièrement, il est vrai, mais avec de menus coupons de papier que les marchands français et la plupart des autres ne voulaient pas accepter. Ils souffraient de continuelles privations, rendues plus pénibles par le voisinage des troupes anglaises et françaises bien nourries et recevant leur solde en bonne monnaie métallique qui avait cours partout et était même recherchée.

Tout ce monde réuni formait une population d'environ quarante mille âmes. Les plaintes et les réclamations étaient incessantes. L'une des premières me fut adressée par des marchands juifs qui tenaient boutique au bazar : ils se plaignaient d'avoir été volés pendant la nuit. « Qui vous a volés? leur dis-je. — Nous ne savons pas; nous nous en sommes aperçus ce matin en venant à nos magasins dont les portes étaient enfoncées. — Eh bien! cherchez vos voleurs! C'est vous les coupables : vous incitez au vol par votre négligence. Je serai indulgent cette fois; mais si l'on vous vole de nouveau dans ces conditions, je vous mettrai à l'amende. C'est à vous à organiser un service de surveillance qui puisse prévenir la police. »

Un autre jour, deux Bohémiennes se laissèrent prendre dévalisant une maison. Une telle maladresse méritait, aux yeux des Bohémiens, une répression sévère : ils s'emparèrent des deux femmes et, publiquement devant la tribu, les fouettèrent à vif chacune de vingt-cinq coups de cravache. Leurs maris survinrent et, pénétrés d'indignation, les battirent furieusement.

Quelques jours après, quatre hommes ayant essayé d'enfoncer la croisée de la maison du nommé Guendge, celui-ci saisit ce qu'il croyait être un bâton. Le bâton était un sabre et il eut la main coupée. Le porteur du sabre était un Bohémien. Il fut mis en prison. Sa femme n'était pas là pour le fouetter à son tour.

Fréquemment, on découvrait des établissements clandestins où l'on vendait de la viande de chevaux volés. L'ordonnance d'un officier ne trouvant plus son cheval à l'écurie, suivit ses traces sur de la neige tombée la nuit. Il arriva ainsi à la porte d'une maison où il trouva son cheval encore debout et intact.

Au milieu de ces besognes, des incidents faisaient de passagères diversions et amenaient un instant de gaieté. Un ours de

forte taille, mais d'un caractère accommodant, avait été enlevé à ses solitudes du Caucase ou du Tschatyr-Dagh et conduit à Eupatoria. Ce philosophe des montagnes, transplanté en pleine civilisation, en était réduit à amuser les ennemis de sa race. Il était intelligent, il apprit vite à danser avec grâce et savait maints tours d'adresse qui avaient beaucoup de succès.

Un jour, une fructueuse exhibition dans les cafés, les rues et les casernes d'Eupatoria s'était prolongée fort tard et avait procuré à son barnum l'occasion de faire de si nombreuses libations qu'il tomba ivre, abandonnant son ours qui se mit à flâner très innocemment dans les rues. Il fut rencontré par un agent de la police tatar qui l'invita à venir avec lui à la maison municipale et le mit, pour passer la nuit, dans une salle vide pour le moment, destinée à servir d'asile provisoire aux ivrognes, aux vagabonds et malfaiteurs. L'ours ne fit pas de difficulté d'accepter cette hospitalité humiliante et, comme il était fatigué de ses exercices de la journée, il se coucha dans un coin et s'endormit profondément.

Peu après, un autre agent de police, qui avait ramassé un ivrogne dans le ruisseau, le mit dans ce même violon et ferma la porte. Le lendemain matin, l'ivrogne avait cuvé son vin et, entendant ronfler, crut que c'était un camarade qui se trouvait là; comme il aimait à causer, il l'interpella : l'ours ne répondit pas tout d'abord; mais il finit par se réveiller, s'approcha de son interlocuteur pour voir s'il était de sa connaissance, le flaira d'abord, couvrit sa figure de sa chaude respiration, puis poussa un grognement qui fit retentir les voûtes de la salle. L'ivrogne, qui ne s'attendait pas à un pareil camarade, fut saisi d'effroi; il se crut dévoré. Il se mit à pousser de tous ses poumons des vociférations et des cris de détresse en se sauvant dans tous les coins de la pièce, suivi de l'ours qui l'accompagnait à pas comptés. Leurs cris attirèrent les gardes de police qui rendirent l'ours à son maître, lequel, dégrisé de son côté, était à sa recherche.

Ce maître était un juif bohémien qui habitait, avec sa famille, une maison isolée non loin des remparts, espèce de cabaret que fréquentaient les soldats.

Il y avait deux sorties à cette maison : on les laissait habituellement ouvertes toutes deux : ce n'était pas de trop pour aérer ce bouge; par la sortie bâtarde sur le derrière, les clients pressés et ayant oublié de payer leur consommation cherchaient parfois à sortir. L'ours était préposé à la garde de cette porte et dressé à pousser des rugissements quand un client se présentait à cette issue, par laquelle il permettait seulement d'entrer.

Il exerçait ces fonctions avec conscience; cela lui créa des ennemis dans la garnison, et une nuit on entendit une détonation; l'on accourut et l'on trouva l'ours baigné dans son sang, traversé par la balle d'un fusil de munition.

Ainsi périt, victime du devoir et de la tyrannie humaine, cet animal dont on a l'habitude de faire précéder le nom de l'épithète féroce. Celui-ci ne fit jamais le moindre mal à personne : arraché à son pays natal et à sa famille, il pardonna à ses ennemis, fit vivre son maître de la rémunération de ses travaux, et quand ce maître, ivre, tombait dans le ruisseau, lui, conservant sa dignité, marchait seul dans la rue.

Pourtant, il lui arriva une fois de se griser; cette légère faute doit d'autant plus lui être pardonnée qu'il fut, là encore, victime des hommes. Il était venu faire ses exercices sous les fenêtres d'une maison, espèce de cercle, où les officiers se réunissaient, dans leurs rares moments de loisir. Il plut beaucoup et on l'invita à monter au premier étage où quelques officiers lui firent préparer du vin chaud pour le régaler. Il en but un verre qu'il trouva bon, puis une lampée, puis une autre... Mais, ensuite, quand il se remit à danser, il ne put retrouver son aplomb, et il s'en allait titubant. Il avait pris, comme cela se passe entre gens bien élevés et sans méfiance, ce qu'on lui avait offert. Mais, si on lui eût demandé son goût, il eût bien certainement préféré un plat de fraises ou un rayon de miel.

Après la mort tragique de son ours, le propriétaire vint m'en apporter la peau et me faire ses doléances. Cet homme nous rendait des services de plusieurs sortes : entre autres comme espion; il avait plusieurs fois traversé les cantonnements russes. Je lui donnai une indemnité et lui laissai la peau un peu trop rongée par les misères de la servitude.

Le général d'Allonville avait cherché, aussitôt son arrivée, à prendre contact avec les Russes. Du haut des remparts, on voyait leurs vedettes postées en observation sur les tumulus, courir



sur le steppe. Elles se repliaient à notre approche, et la cavalerie ennemie apparaissait. Mais elle se maintenait à distance, se retirant quand nous avançons, revenant quand nous retournions à Eupatoria, après échange de quelques coups de fusils.

Nos sorties se répétaient donc sans résultat. Mais, au départ, on avait le défilé pittoresque des Bachi-Bouzoucks : de longues lances en bambou flexible, terminées par une courte pointe en fer précédée d'une grosse boule légère en crin ressemblant à une tête de loup, complétaient leur luxueux armement habituel. Ils étaient montés sur des chevaux, les uns grands, les autres petits, tous maigres et efflanqués; leurs selles rappelaient la selle à piquer avec troussequin en arrière et battes en avant; les brides, qu'on n'enlevait jamais de la tête du cheval, étaient toutes dissemblables; beaucoup n'avaient que des mors de bridon.

Ni musique, ni trompettes; quelques cavaliers, en tête, portaient à droite et à gauche de leur selle, de petites timbales sur lesquelles ils frappaient dans une mesure saccadée avec de petites baguettes, et ils poussaient en même temps des hurlements discordants. Une voix, dans ce concert diabolique, dominait toutes les autres : c'était celle du crieur public, en un costume qu'il s'ingéniait à rendre bizarre et fantastique.

Leur colonel, Chérif-bey, portait un costume brillant, tout chamarré, avec un riche turban en cachemire surmonté d'une aigrette. Il montait un beau cheval syrien. Quelques officiers avaient des chevaux de race.

Lors de nos prises d'armes, les Bachi-Bouzoucks nous précédaient en enfants perdus, se répandaient dans les villages, partout où il y avait quelque chose à prendre, n'importe quoi. Au retour, de leurs chevaux, l'on n'apercevait plus que la tête et la queue tant ils étaient surchargés de butin.

Impitoyables pour les ennemis, ils étaient dangereux pour un ami isolé. Mais, prêts à fuir devant un danger sérieux, ils n'auraient pas tenu, quoique formant un régiment, devant un demi-escadron de chasseurs d'Afrique.

Le 29 septembre, le général d'Allonville mit trois colonnes en mouvement. Elles quittèrent Eupatoria à trois heures du matin. La première, dirigée au sud-est, entre le lac Sasik et la mer, alla prendre position vers Sak. Elle ne rencontra que quelques escadrons, facilement contenus avec l'aide de deux canonnières qui l'appuyèrent de leur feu. La seconde colonne, commandée par le Muchir Achmed-pacha, s'avança sur Doltchak en ruinant sur son passage les approvisionnements de l'ennemi. Le général d'Allonville s'était mis à la tête de la troisième colonne, composée de douze escadrons de sa division, et de la batterie à cheval du capitaine Armand. Deux cents Bachi-Bouzoucks la précédaient; elle était appuyée de six bataillons égyptiens. Elle marcha par Chidan sur Doltchak, rendez-vous convenu des deux autres colonnes, qui y furent réunies vers dix heures du matin. Elles avaient poussé devant elles des escadrons ennemis qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Il y avait dix-huit escadrons de uhlands, plusieurs sotnias de cosaques et de l'artillerie. Ils manœuvraient en se retirant et semblaient se préparer à tourner notre droite en s'avancant entre le lac et nous.

Le général d'Allonville, laissant en réserve les troupes du Muchir, observa attentivement leurs mouvements et marcha lentement pour leur laisser prendre confiance : après une première halte, il en fit une seconde pour rafraîchir les chevaux.

Les escadrons russes s'arrêtèrent aussi derrière un pli de terrain. Mais, tandis que les Bachi-Bouzoucks se livraient, en avant, à leurs fantasias habituelles auxquelles les Russes ne répondaient pas, soudain, sur un ordre du général d'Allonville, le 4<sup>e</sup> hussards monta silencieusement à cheval et partit au grand trot dans la direction du village de Kanghil. Il disparut dans une dépression de terrain, et presque aussitôt l'on entendit le bruit de deux coups de canons et d'armes à feu.

Le 6<sup>e</sup> dragons, qui appuyait le mouvement du 4<sup>e</sup> hussards, en arrivant à l'affaîsissement de terrain où ce régiment avait disparu, put se rendre compte de ce qui s'était passé : une rencontre venait d'avoir lieu entre le 4<sup>e</sup> hussards et les uhlands.

La rapidité du mouvement de ce régiment lui avait permis

d'aborder à l'arme blanche les escadrons russes qui, surpris, avaient reçu le choc de pied ferme. Il y eut alors, entre ces adversaires dignes les uns des autres, une vive mêlée où nos hussards avaient sur les uhlands l'avantage du choc que les calculs théoriques traduisent par la masse multipliée par la vitesse.

Les Russes, remis de leur surprise, se reformaient et allaient reprendre l'offensive contre le petit nombre de leurs adversaires. Mais à ce moment, les escadrons du 6<sup>e</sup> dragons suivis de ceux du 7<sup>e</sup>, en troisième ligne, arrivèrent et les forcèrent à une retraite précipitée dans laquelle ils furent harcelés pendant plus de deux lieues. Alors l'ennemi ne tenant plus sur aucun point et fuyant dans toutes les directions, le général d'Allonville arrêta les escadrons et recueillit tout ce qui restait sur le champ de bataille.

Cette journée nous valut six bouches à feu (trois canons et trois obusiers), douze caissons et une forge de campagne avec leurs attelages, cent soixante-neuf prisonniers dont un officier, le lieutenant Procopwitch, du 18<sup>e</sup> uhlands, et deux cent cinquante chevaux.

L'ennemi laissa sur le terrain une cinquantaine de tués, parmi lesquels on reconnut le colonel Andréonski, du 18<sup>e</sup> uhlands, de la division du général Korf, qui commandait ce jour-là devant



nous, et qui passait, dans l'armée russe, pour un officier de cavalerie de grand mérite.

Nos pertes étaient, en comparaison, très minimes. Nous avions six tués et vingt-cinq blessés. MM. Pujade, aide de camp du général Valain, et de Sibert Cornillon, officier d'ordonnance du même général, étaient du nombre.

L'artillerie avait été attaquée avec une telle impétuosité que deux pièces seulement purent tirer; les hussards s'en emparèrent. Les quatre autres furent ramassées, encore chargées, par le 6<sup>e</sup> dragons revenant de la poursuite.

Le général Valsin-Esterhazi, en avant des escadrons qu'il entraînait à la charge avec une ardeur héroïque, fut un instant seul avec son état-major au milieu des uhlands, détournant d'une canne, qu'il avait à la main, les coups de lance qu'ils lui portaient, abattant de ses pistolets à double canon plusieurs d'entre eux qui le serraient de trop près : il s'en tira sain et sauf.

Il n'en fut pas de même de son aide de camp, le capitaine Pujade, et de son officier d'ordonnance, de Sibert Cornillon, tous les deux renversés de cheval; celui-ci fut atteint de trois coups de lance; Pujade, frappé de plusieurs coups de sabre sur la tête, en parant les coups que continuaient à lui porter deux cavaliers ennemis, eut la main droite hachée et deux doigts coupés.

Ces deux officiers revinrent à Eupatoria, se faisant contre-poids sur les deux cacolets du même mulet. Sibert paraissait intact.

En ville, on les installa dans la même chambre, et un chirurgien était occupé à panser les blessures de Pujade, dont il paraissait très préoccupé, lorsque je vis Sibert, qui était assis sur son lit, pris tout à coup d'une vive agitation et de frissons qui m'inquiétèrent. J'appelai sur lui l'attention du docteur, qui ne parut pas trouver de gravité à son état; effectivement, les trois coups de lance qu'il avait reçus marquaient à peine



sur sa poitrine : de très légères piqûres sans une seule goutte de sang. Il mourut dans la nuit d'un épanchement interne.

Les prisonniers furent, à leur arrivée, l'objet de soins minutieux auxquels ils semblaient ne pas s'attendre; plusieurs avaient de graves blessures et restaient, néanmoins, à l'écart; mais, quand ils virent les attentions dont quelques-uns des leurs étaient l'objet, ils s'empressèrent, la physionomie rassérénée, de venir se faire panser.

Le général d'Allonville avait été très bien secondé par les troupes sous ses ordres; mais quand il passa devant les escadrons ralliés et qu'il voulut les féliciter, ceux-ci, officiers et soldats, l'acclamèrent avec enthousiasme, le remerciant ainsi de leur avoir fourni l'occasion de ce beau succès par une appréciation juste et rapide des circonstances et par des ordres d'une exécution foudroyante. Nos six canons étaient les premiers pris aux Russes en rase campagne durant cette guerre.

La nouvelle de cette affaire, venue au moment de l'inaction forcée des troupes du siège, donna du relief au général d'Allonville et décida les généraux en chef d'augmenter l'effectif de ses troupes et l'importance de son commandement. Le général Pélissier, devenu maréchal de France, lui envoya une division d'infanterie, l'ancienne division Dulac, commandée par le général de Failly, qui venait de gagner sa troisième étoile au combat de Tratkir. Il avait pour chef d'état-major le lieutenant-colonel Dupin. Les Anglais, de leur côté, embarquèrent pour Eupatoria une belle brigade de cavalerie légère sous les ordres de Lord Paget.

En voyant arriver ces renforts nous pûmes croire à l'exécution d'un grand mouvement sur les lignes de communication des Russes, combiné avec la marche de l'armée alliée par Baïdar et la Belbek sur Baktchi-Seraï.

Ce mouvement était dans la pensée de tous, mais son exécution ne parut pas devoir être tentée pour le moment du moins; il fut décidé seulement pour la future campagne dans un conseil

de guerre tenu aux Tuileries, présidé par l'Empereur, et auquel assistaient divers généraux de terre et de mer des nations alliées. Eupatoria était désigné comme base d'opérations en Crimée. Après l'adoption de ce plan, le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, écrivit au maréchal Pélissier : « Je voudrais qu'il entrât dans vos arrangements d'avoir Mac-Mahon avec vous à Eupatoria, et Camou à Kamiesch sous le commandement de Cardington ».

Les troupes russes se tinrent de plus en plus sur une prudente réserve, et nos excursions se bornèrent à des marches militaires mêlées d'escarmouches, devant lesquelles l'ennemi se repliait, faisant le sacrifice de quelques-uns de ses centres d'approvisionnement et refusant le combat.

Le 22 octobre, dans la matinée, le général d'Allonville marcha avec des forces imposantes, espérant amener les Russes au combat. Le Muchir Achmed-Pacha, suivant le rivage de la mer, alla prendre position vers le village de Sak avec six bataillons turcs, huit du général de Failly; ses escadrons en avant, précédés de Bachi-Bouzoucks, étaient appuyés d'une batterie turque et de deux batteries françaises. Le général d'Allonville marcha vers le nord pour contourner le lac Sasik et prit ensuite, en le laissant à sa droite, la direction de l'est. Il avait avec lui quatre bataillons turcs, deux bataillons français et une cavalerie nombreuse : douze escadrons turcs, douze français et dix escadrons de Lord Paget; six pièces d'artillerie à cheval de chaque nation.

Cette colonne se trouva en présence d'un parti de dix escadrons russes qui se retiraient lentement en essayant à distance le feu de notre artillerie, et qui disparut après avoir refusé le combat avec quatre escadrons turcs que le général d'Allonville avait lancés contre lui. Nous arrivâmes ainsi au village de Karagurt à quatre heures du soir : nous y établîmes notre bivouac pour la nuit.

Le lendemain, à l'aube du jour, nous marchâmes, laissant à notre gauche le village de Temech, et nous nous trouvâmes bientôt en présence d'escadrons ennemis beaucoup plus nombreux que la veille et appuyés d'une artillerie considérable. Nous crûmes un instant à leur intention de prendre leur revanche de Kanghil. Mais, comme la veille, ils se maintenaient à distance, se retirant lentement en échangeant quelques coups de canon. Ils disparurent ainsi dans une profonde coupure de la steppe, reparurent, semblant chercher à nous attirer, et disparurent de nouveau.

Nous étions devant le ravin de Tchobotar, sur la route d'Eupatoria à Sébastopol : les Russes étaient solidement établis sur la rive opposée de ce ravin avec un retranchement armé de trente-deux pièces de gros calibre. Le général d'Allonville, qui avait rallié au village de Touzla la colonne d'Achmed-pacha, prit position et offrit la bataille. Mais les Russes s'en tinrent à une canonnade à laquelle nous répondîmes, et qui de part et d'autre fit quelques victimes. Après avoir vainement attendu que l'ennemi sortit de ses lignes pour venir à nous, le général forma auprès du village de Sak sa position pour bivouaquer, prenant, en prévision d'une attaque de nuit, toutes ses dispositions; la droite appuyée au lac Sak, aux angles l'infanterie et l'artillerie formant comme des bastions; des grand'gardes, des postes avancés, des vedettes nous couvrant au loin; les chevaux restèrent sellés, les cavaliers la bride au bras.

Le lendemain de nouvelles tentatives faites pour amener l'ennemi à un engagement hors de cette forte position, restant sans résultat, le général d'Allonville se décida à rentrer à Eupatoria. Nos chevaux n'avaient pas bu depuis la veille. Le manque d'eau sur ces points et la difficulté de s'entretenir de fourrages ont un obstacle sérieux au mouvement qu'on voudrait y faire.

Plus tard, dans nos conversations avec les Russes, lors de la cessation des hostilités, nous eûmes l'explication de leur attitude dans cette circonstance; ils avaient l'intention, que nous avions devinée, de nous attirer dans leurs lignes formidablement préparées, pour nous envelopper.

Il y avait beaucoup de lièvres dans la steppe et, durant les marches que nous y faisions, il en partait souvent autour de nous. Le médecin-major du régiment, M. le docteur Deluy, possédait un lévrier de grande taille, d'une agilité et d'une adresse merveilleuses; en un instant, il les avait rejoints; d'un coup de nez il les lançait en l'air, et, à peine avaient-ils touché le sol en retombant, que d'un coup de dent il les achevait. Ces scènes, qui se renouvelaient assez souvent, amusaient beaucoup nos cavaliers et rompaient un peu la monotonie de nos marches.

(A continuer.)

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations de Alfred Paris).











Copyright 1887 by John Bonnard, Madrid, Arguedas & Co.

Typographie Goupil, Paris.

DIEU GARDE LA REINE

Ayuntamiento de Madrid









LA FOULE PRÈS DU PALAIS DE WESTMINSTER

Cliché Souillard à Pérone

## Autour du Jubilé de la Reine

**I**l y a dix ans, nous assistions aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'avènement de la reine Victoria, à son jubilé. Spectacle mémorable, dont le souvenir ne sera pas effacé, même par les splendeurs des cérémonies du mois dernier, si grandioses qu'elles aient été.

Personne, certes, ne croyait, en 1887, que la reine Victoria célébrerait un second jubilé au bout de dix ans et que nous reverrions, à l'expiration de deux lustres, se renouveler, en plus grand, sinon en plus grandiose, les cérémonies du cinquantième. La vie humaine est chose si fragile et si courte, si incertaine et si peu sûre que compter sur dix années après cinquante ans de règne eût pu sembler de la présomption. Mais la reine Victoria, dans sa verte vieillesse, semble défier le temps; et les années passent sur sa tête sans trop peser sur elle, en même temps que sa popularité s'accroît et que le respect de son peuple en dévouement et en vénération vont en grandissant. Et la reine Victoria semble avoir en elle-même, dans la prolongation de son règne et de son existence, une confiance, une foi qui est quelque chose de touchant et presque de sublime et que les événements justifient.

Quand, il y a un an, il a été question de célébrer le commencement de la soixantième année de son règne par des cérémonies publiques, elle s'y est opposée. Elle a fait savoir qu'elle voulait attendre que cette soixantième année fût accomplie avant que l'on fit rien pour marquer la durée de ce règne presque sans précédent. Beaucoup hochèrent la tête; mais la Reine avait raison: la Providence l'a récompensée de cette confiance.

Et c'est ainsi que nous venons de voir les fêtes du Jubilé de diamant, et d'assister à ces solennités commémoratives qui ont dépassé en éclat, en pompe, en splendeur, tout ce que l'on avait vu jusqu'ici en Angleterre. Rien n'y a manqué de ce qui pouvait donner plus de signification, d'importance et de grandeur au spectacle de tout un peuple venant déposer aux pieds d'une souveraine vénérée et chérie l'hommage de son respect, de son admiration et de son dévouement.

Et quel peuple que celui-là! Il compte à lui seul environ le cinquième de la population du globe, il s'étend sur tous les continents et il est si riche et si puissant qu'il est arrivé à se rendre maître des mers, c'est-à-dire de toutes les routes du globe. La Grande-Bretagne ou, pour mieux dire l'Empire britannique, tient et détient les voies de communications du monde entier. Voilà une vérité qui, jusqu'ici, a échappé à la plupart des observateurs du continent, mais qui, depuis les fêtes du Jubilé de diamant, est devenue évidente aux esprits les moins clairvoyants et qu'il n'est plus permis à personne d'ignorer.

Pendant que l'Europe en proie aux luttes intestines, aux rivalités politiques, aux guerres, se dépensait en efforts dont la

futilité n'est que trop apparente aujourd'hui, la Grande-Bretagne, lentement, silencieusement, développait sa puissance avec une persévérance inouïe et, dans ce court espace de temps, — court, car que sont soixante ans dans la vie d'un peuple? — acquérait le plus vaste empire que le monde ait jamais vu, et le plus puissant, un empire sur lequel, on peut le dire en vérité, le soleil ne se couche jamais.

Dans les fêtes dont on n'entend plus aujourd'hui que l'écho affaibli, il y a eu deux éléments bien marqués, bien distincts, quoique en apparence confondus.

Il y a eu, tout d'abord, l'hommage à la souveraine; il y a eu ensuite et surtout l'apothéose de la race anglo-saxonne, la glorification de l'Angleterre et, pour tout dire, comme une pointe de défi portée au monde entier.

Et de ces deux éléments, celui qui, pour les Anglais, était le plus important, n'est peut-être pas le premier.

Sans doute, comme en 1887, la Reine a été le personnage principal des fêtes de juin 1897; c'est vers elle qu'est monté ostensiblement, tout l'encens que l'on a brûlé dans cette semaine mémorable. C'est elle qui présidait aux solennités, c'est à elle que sont allés les compliments, les hommages et les félicitations; c'est elle, surtout, que les ambassadeurs extraordinaires, venus de tous les points du globe, de Russie et de France, d'Allemagne et d'Italie, de Rome et du Japon, du Vatican et de Pékin, ont saluée au nom de leurs souverains; c'est elle, enfin, que le peuple qui, dans les rues de Londres, se pressait par centaines de milliers, par millions même, a acclamée avec un enthousiasme et une ferveur qui ont fait l'étonnement de tous les étrangers.

Mais derrière et au-dessus de la reine Victoria, il y avait le génie de la race anglo-saxonne que les Anglais fêtaient et célébraient et, il faut bien le dire, ils pensaient beaucoup plus à eux-mêmes, cette fois, à leur empire, à leur puissance, à leur richesse, qu'à la Reine elle-même.

Oui, si le Jubilé de 1887 a été l'hommage spontané, sincère, loyal, dévoué d'un peuple pour sa souveraine vénérée, le Jubilé de 1897 a été l'apothéose du peuple anglais, de la race anglo-saxonne, orgueilleuse et fière de sa force.

C'est que, en 1897, d'autres préoccupations sont entrées dans l'esprit des Anglo-Saxons. Ce n'est que depuis peu d'années que le peuple anglais a conscience de l'étendue de son domaine colonial, de ses ressources, de sa richesse, de sa valeur, qu'il a compris ce que signifie l'expression « Empire britannique » et cela, grâce à la rivalité des autres pays d'Europe qui, sur tous les points du globe, sont en contact avec lui. Resté insulaire pendant des siècles, le peuple anglais a appris, au voisinage des possessions des peuples étrangers limitrophes des siennes, qu'il



était devenu un peuple continental en Asie, en Afrique, en Amérique, et qu'il ne pouvait transporter avec lui, partout où il s'est établi, une Manche pour le séparer de ses proches voisins.

Cette découverte, car ce fut une véritable découverte, lui fut d'abord très désagréable; et, au désagrément d'avoir des voisins

immédiats, vint se mêler un sentiment d'appréhension. Un si vaste empire, devant nécessairement éveiller des convoitises, provoquer des rivalités, amener des querelles, le peuple anglais se demanda s'il était à même de le défendre.

Il y a dix-huit mois précisément, l'Angleterre se vit à ce que l'on appelle, en langage politique anglais, une « distance appréciable » de complications internationales d'une haute gravité d'une guerre même; il y eut, alors, parmi les Anglais, un moment de crainte bien vite dissipée.

De même qu'il y a quelques années, les colonies australiennes et autres, demandèrent à prêter le secours de leurs armes à la mère-patrie, de même en 1896-97 les Angleterres d'outre-Mer manifestèrent le désir de combattre, le cas échéant, sous le drapeau de la mère-patrie et sous l'étendard de la Reine!

Les nuages amoncelés à l'horizon politique se dissipèrent bientôt et le calme et la confiance reprirent dans les esprits britanniques. Mais la leçon n'avait pas été perdue.

Il venait de se produire, d'un bout à l'autre de l'Empire, une de ces poussées de patriotisme, une de ces explosions de sympathie fraternelle, un de ces élans de solidarité qu'il ne faut pas laisser échapper, car jamais on ne les retrouve. Il fallait donc en profiter, et non seulement en profiter immédiatement, mais, de plus, saisir l'occasion unique de jeter les bases d'une union plus étroite entre la mère-patrie et les Angleterres d'outre-mer, d'une espèce de fédération impériale, en faisant comprendre aux diverses parties constitutives de l'Empire quelles réserves de force elles possèdent et quelle puissance on peut atteindre en les unissant par des liens plus solides. Justement la célébration du Jubilé de diamant était un motif tout trouvé de réunir à Londres des représentants de toutes les forces militaires dont disposent les colonies autonomes et autres. On pourrait, sans blesser aucune susceptibilité, sans avoir l'air de provoquer personne, donner à la mère-patrie et aux colonies, une idée exacte de leur puissance et, en même temps, faire comprendre aux pays étrangers que, si l'Angleterre n'a pas une grosse armée permanente, si elle n'a pas la conscription, elle a, non seulement dans les Iles britanniques, mais partout où flotte l'Union



HAOUSSAS DE LA CÔTE D'OR

GARDE DE POLICE DE CHYPRE

Jack, des forces militaires européennes et indigènes, régulières et volontaires, capables de défendre toutes les parties de l'Empire.

Cette idée fort simple mais géniale fut mise à exécution sans plus tarder. Des invitations furent adressées aux premiers ministres des colonies autonomes qui, pendant les fêtes du Jubilé, devaient être les hôtes du gouvernement anglais, et, en même temps, on invitait ces mêmes colonies à envoyer des détachements de leurs troupes pour figurer dans le cortège de la Reine.

Les colonies qui relèvent directement de la couronne et n'ont pas de gouvernement autonome reçurent l'ordre de diriger sur Londres quelques-uns de leurs soldats, et, naturellement, l'Empire des Indes envoya en Angleterre un certain nombre d'officiers du service impérial.

Voilà comment, le 22 juin, les Anglais ont pu voir défiler dans les rues de Londres, immédiatement avant le cortège royal, les hommes d'État de l'Australie, du Canada et de l'Afrique du Sud (Cap et Natal) et des soldats de toutes les colonies britanniques, ainsi que de l'Inde laquelle n'est pas, il convient de le rappeler ici, une colonie, mais un empire dont la reine d'Angleterre est impératrice, comme François-Joseph est roi de Hongrie et empereur d'Autriche.

Quelques jours avant le 22, dans les rues de Londres, on voyait, mêlés à la foule, des hommes de haute taille pour la plupart, à la mine décidée, à l'air martial, revêtus d'uniformes étranges. Les uns avaient l'air de cavaliers américains ou de ces troupiers de l'Afrique du Sud que commandait le célèbre Docteur Jameson; les autres rappelaient le soldat anglais, d'autres encore ressemblaient à nos zouaves; il y en avait que l'on aurait pris pour des Célestes et il s'en trouvait, dans le nombre, que l'on aurait cru être des soldats du Sultan.

C'étaient tout simplement des soldats de diverses colonies anglaises et la diversité même de leurs uniformes, comme les teintes variées de leurs épidermes, indiquait l'immensité, l'universalité de la puissance britannique, laquelle s'étend sous toutes les latitudes et sous tous les climats.

Avec quelle curiosité, quelle fierté, les Anglais regardaient ces hommes et avec quel enthousiasme ils les ont acclamés, le 22 juin, quand ils les ont vus passer, dans le cortège royal.

C'est qu'ils sont très beaux et fort pittoresques, les troupiers coloniaux. Leurs uniformes, sans avoir l'éclat de nos uniformes européens sont pratiques et simples; ils sont, en général, de couleurs grisâtres, sans broderies, sans ors, sans galons; mais ils sont élégants et le chapeau de feutre que portent les Australiens et les Africains a un air crâne et martial.

Depuis un quart de siècle, l'Europe s'est imaginé que l'on ne peut avoir l'air militaire que si l'on porte un casque, avec ou sans pointe. La coiffure des Australiens rappelle le feutre des mousquetaires d'autrefois, et jamais il n'est venu à personne l'idée de dire que d'Artagnan n'avait pas la mine fière d'un soldat.

Les types les plus accomplis de ces cavaliers australiens m'ont paru être les lanciers de la Nouvelle-Galles du Sud. Leur uniforme consiste en une vareuse d'un gris brun, à collet rabattu, à poches de côté, serrée par une ceinture jaune et rouge; une culotte en velours à côtes de même couleur, de grosses bottes en cuir jaune et un feutre dont le bord, relevé à gauche, est retenu par une touffe de plumes de coq. Un fusil pendu à droite de la selle, un sabre de cavalerie et une lance à banderolle blanche et rouge constituent leur armement.

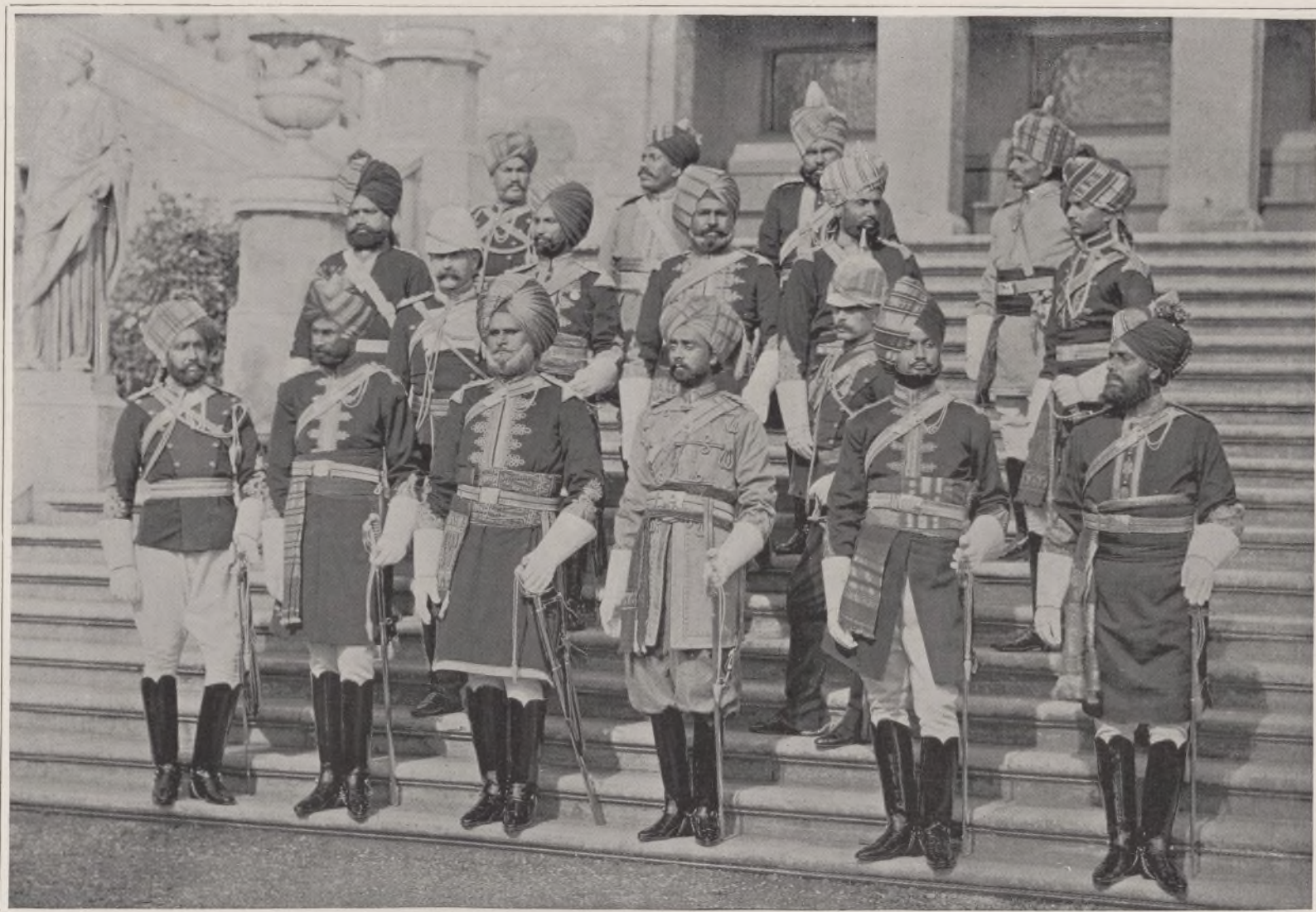


HAOUSSAS DU NIGER



L'infanterie montée de la Nouvelle-Galles du Sud a le même uniforme, sauf qu'elle a la ceinture de cuir fauve et est armée,

cela va sans dire, du fusil et du sabre-baïonnette et qu'elle porte la cartouchière en bandoulière.



OFFICIERS INDIENS DU SERVICE IMPÉRIAL (CAVALERIE)

Très semblable à l'infanterie montée de la Nouvelle-Galles du Sud, l'infanterie montée de Victoria se distingue de la première par des revers marrons et par l'écharpe qui entoure le chapeau de feutre; l'infanterie montée du Queensland ne se distingue des deux autres que par des revers et des parements rouges.

Les lanciers de l'Australie du Sud sont moins pittoresques que les autres, car ils ont un uniforme tout à fait européen, comme couleur et comme coupe, et portent un casque à pointe qui rappelle celui de l'infanterie de ligne anglaise. L'infanterie montée de la même colonie a le même uniforme que l'infanterie montée des autres colonies australiennes; mais elle a, comme coiffure, un casque gris brun à pointe, peu séduisant.

Autrefois, il y avait des garnisons anglaises dans les colonies australiennes, mais petit à petit on les a retirées. Depuis quinze ou vingt ans, les colonies autonomes de l'Australie ont créé des régiments ou plutôt des noyaux de régiments réguliers et des corps de volontaires sur lesquels elles comptent pour se défendre en cas d'attaque, en attendant que les troupes et la marine de la mère-patrie viennent à leur secours.

La Nouvelle-Galles du Sud, par exemple, a une petite armée régulière et volontaire de 8,000 hommes; l'Australie du Sud en a environ 2,000; le Queensland 3,000, sans compter que tout citoyen mâle, de 18 à 60 ans, doit le service militaire, selon son âge, dans une des quatre lignes de la réserve.

En outre, les colonies australiennes possèdent des canonnières et des torpilleurs équipés à leurs frais; et même, dans certains cas, des cuirassés dont les équipages sont fournis par la marine royale et dont les colonies payent les frais d'entretien.

Si de l'Australie nous passons en Afrique, nous retrouvons une organisation semblable en vue de la défense coloniale; le Cap, Natal, ont des réguliers et des volontaires et il est inutile de rappeler que la Chartered a, elle aussi, des troupiers dont les exploits sont présents à la mémoire de tous.

Il y a quelques jours, quand les soldats coloniaux et des détachements de troupes anglaises ont fait une promenade militaire dans les rues du East-end et de la Cité, ce sont les soldats de la Chartered que la foule a acclamés avec le plus de vigueur.

Du sud de l'Afrique à l'Ouest du Continent noir, le pas est vite franchi. Mais là, nous ne trouvons plus de soldats européens ou de race blanche comme au Cap ou en Australie, et les soldats ne sont plus des citoyens qui font un service volontaire, mais des engagés réguliers, commandés par des Anglais.

Là, chaque colonie a ses soldats à elle, le plus souvent appelés policemen, parce qu'ils font en effet un service de police, mais de police de frontière destinée à assurer l'ordre dans la colonie même et à la protéger contre les incursions des tribus indigènes. C'est même une des grandes habiletés de l'administration anglaise d'avoir appliqué cette désignation à des soldats. « Des troupes? il n'y en a pas aux colonies; nous n'avons que des policemen. »

C'est avec des « policemen » de cette espèce et quelques soldats de l'armée régulière que les Anglais sont allés à Coumassie, il y a un an ou deux, et fait cette expédition dans laquelle le Prince Henry de Battenberg a trouvé la mort.

Nous en avons ici quelques spécimens de ces soldats ouest-africains; ce sont de solides gaillards dont les uniformes ont



POLICEMEN DE LA GUYANE



quelque rapport avec ceux de nos turcos et de nos zouaves. Ils s'en vont par les rues, deux par deux, la badine à la main, en imitant de leur mieux la raideur et l'allure gourmée du soldat britannique. Ils sont même assez drôles, car je ne sais pourquoi, cette raideur jure avec ces corps bronzés dont la souplesse et l'agilité semblent être les qualités premières.

Les Haoussas du Niger ont une vareuse et une espèce de fez qui les fait ressembler à des Egyptiens; ceux de la Côte d'Or, en uniforme bleu, sont comme des turcos et n'ont rien de bien remarquable. Au contraire, les soldats du second régiment West India, avec leur pantalon de zouave bleu, leur veste rouge à manches blanches et leur turban blanc sont très pittoresques. On dirait des turcos habillés en zouaves.

Mais ce n'est pas tout ce que l'Afrique possède en fait de soldats-policiers, car il y a ceux de Sierra Leone et d'autres encore, et on peut classer avec les Africains les zaptiehs de Chypre qui portent un fez et que la populace a sifflés, l'autre jour, en les prenant pour des soldats du Sultan, ce qui prouve que les Anglais n'ont oublié ni l'Arménie ni la Crète.

En Amérique, nous retrouvons encore des miliciens, des policemen ou des soldats. La Trinité a des policemen, des fantassins et des artilleurs; la Jamaïque des artilleurs, les Bermudes aussi, qui ont tous l'uniforme anglais; pantalon noir ou bleu, tunique rouge et casque blanc. La Guyane anglaise a des policemen à képi blanc et si nous faisons un retour vers l'Asie, nous rencontrons, à Bornéo, une espèce de gendarmerie dont les soldats s'appellent *dyaks*, et sont, naturellement, des Malais.

Remontons, maintenant, vers l'Inde. Là nous trouvons, outre la garnison anglaise de 75,000 hommes, 130,000 hommes de troupes indigènes, et 170,000 gendarmes ou policemen, commandés, les uns et les autres, par des officiers européens, et 20,000 hommes de troupes indigènes dites de service impérial.

Ces soldats du service impérial sont levés et entretenus par les États tributaires et mis par eux à la disposition du gouvernement britannique. Ils ont été formés en régiments en 1887, en commémoration du Jubilé de la Reine. Il y a 12,000 fantassins et 8,000 cavaliers, commandés par des officiers indigènes. Ce sont ces officiers qui ont figuré avec tant de succès dans le cortège royal du 22 juin.

Avec leurs uniformes d'une richesse inouïe, leurs broderies d'or, leurs écharpes de soie, leurs turbans éclatants, leur haute stature, leur allure martiale, leur air de noblesse et de dignité naturelles, leur impassibilité olympienne, ces Indiens semblaient des conquérants au lieu de ce qu'ils sont réellement c'est-à-dire des vaincus et des vassaux. En voyant leurs visages inépéntrables, on se demande, en cherchant en vain à lire dans leurs yeux étincelants, s'ils ne nourrissent pas le secret espoir de secouer un jour leur joug et s'ils ne s'assimilent pas les coutumes militaires de l'Occident pour, un jour, profiter de ce qu'ils au-

ront appris pour délivrer leur pays de la domination des Européens. L'avenir seul nous donnera le mot de l'énigme.

Et pour finir, disons quelques mots des Canadiens qui représentaient une milice active de 38,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, et une réserve de un million d'hommes; de Malte dont la milice, comme celle des îles de la Manche, fait partie de l'armée régulière britannique. Ce que l'on ne savait

pas en général, ni à l'étranger ni même en Angleterre, ce que seuls savaient les « services d'informations » des ministères de la guerre de tous les pays, c'est que les forces militaires de la Grande-Bretagne ne se bornent pas à son armée de terre et de mer et à son armée indienne; mais qu'elles comprennent encore réparties en tous les points du globe, de nombreux corps de troupes parfaitement armés et équipés, bien commandés par des officiers anglais, aguerris par des luttes constantes avec des tribus indigènes, toujours sur le pied de guerre, d'une mobilité extrême et que le gouvernement de Londres, d'un coup de télégraphe, peut mettre en mouvement quand il lui plait.

La flotte anglaise, répandue sur toutes les mers, relie tous ces corps de troupes coloniales, prête à les appuyer où à les transporter où besoin est, sans qu'aucun gouvernement étranger en sache rien, rapidement et silencieusement.

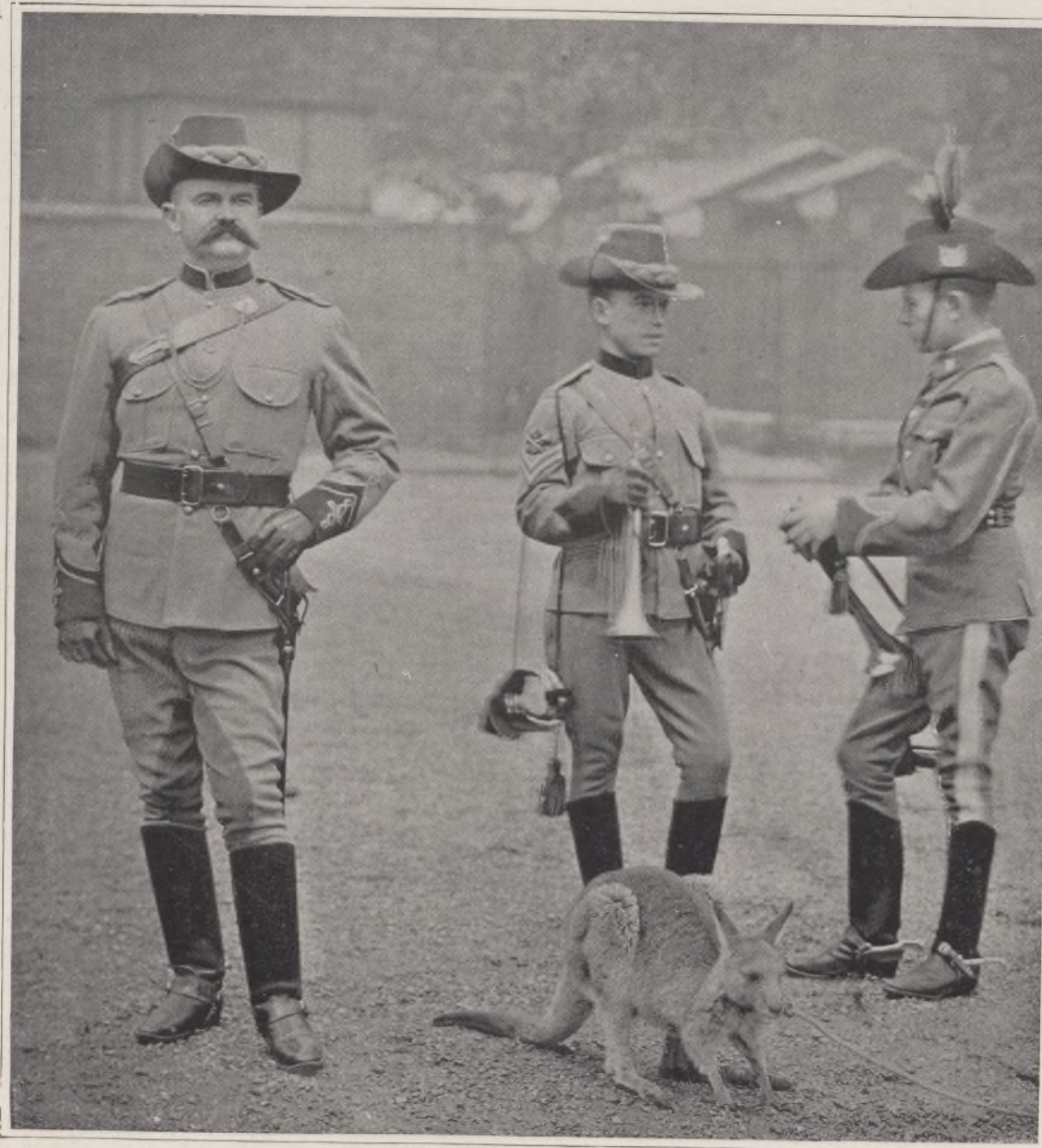
Après le Jubilé de diamant, Anglais et étrangers savent aujourd'hui quelle est la puissance coloniale de l'Angleterre.

La revue navale du 26 juin, qui a rassemblé dans les eaux de Spithead 165 bâtiments de tout rang et 38,000 marins, est l'épilogue naturel des fêtes du Jubilé et le dernier avis donné à tout entendeur. En effet, pour réunir sur un même point cette flotte immense d'une puissance sans égale, l'Amirauté anglaise n'a eu besoin de faire revenir de la Méditerranée ni de l'Océan Pacifique, ni d'aucune autre station navale un seul des bâtiments qui composent les escadres qu'elle a dans toutes les mers. Il lui a suffi de donner l'ordre de rallier Spithead à l'escadre de la Manche et à l'escadre de réserve et d'y faire figurer, en même temps, quelques bâtiments qui sont sur le point de partir pour aller relever, dans les autres escadres, les bâtiments dont la durée de service à l'étranger et aux colonies est sur le point d'expirer.

Ces fêtes ont été la glorification du génie anglo-saxon et l'apothéose de l'Angleterre. Elle a voulu montrer à tous, à ses enfants comme aux étrangers, à ses amis et à ses ennemis, de quelles forces elle dispose, quel esprit de solidarité anime les Anglais d'Europe et les Anglais d'outre-mer, et à quel point ils sont unis. Elle a aussi voulu montrer que cet empire immense qu'elle a eu la patience, la force et le génie de créer en si peu de temps, elle a la ferme volonté et la force de le défendre envers et contre tous, et que quand on commande au cinquième de la population du globe, on a le droit de parler et d'être fier de son « splendide isolement ».

PAUL VILLARS.

(Clichés Grégory & Co, de Londres.)



CHASSEURS MONTÉS DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD  
(NEW SOUTH WALES MOUNTED RIFLES)



JEAN MOREAU



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

QUELLE CHALEUR!

Ayuntamiento de Madrid







# A l'Exposition de Céramique

PORCELAINES DE CHINE, GRÈS JAPONAIS,  
FAÏENCES ORIENTALES



MUSICIEN AVEUGLE  
ATELIERS D'IGA (JAPON) XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
COLL. DE M. EDMOND TAIGNY

génie décoratif dont l'art européen, quelles que soient ses qualités, n'a atteint ni la puissance ni l'éclat.

C'est vers la porcelaine de Chine que, dans cette salle orientale rétrospective, se porte le plus volontiers le public. Des siècles d'admiration l'ont signalée à son attention; certaines formes chinoises sont entrées dans nos arts décoratifs et y ont pris leur place à côté de nos vieilles formes classiques venues de Grèce et d'Italie, — excellentes conditions pour lui plaire, car il passe volontiers indifférent, sinon gouailleur, devant ce qu'il ne connaît pas. Aussi bien, ces deux vitrines sont d'un charme parfait et méritent toute son attention.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire d'un art (peut-être, hélas! ne sont-ils pas les plus nombreux) y peuvent suivre aisément, en des pièces excellentes et dont quelques-unes, extrêmement rares, sont authentiquement datées, le développement de la fabrication depuis le xiv<sup>e</sup> siècle environ jusqu'au xviii<sup>e</sup>, à travers la dynastie des Ming et celle des Thsing. Mais le simple curieux n'en est pas moins pris par l'agrément des couleurs et du décor. Les plus anciennes pièces, dont nous reproduisons un spécimen, sont parmi les plus puissantes: ce sont de grandes potiches au fond d'un bleu mat, avec des fleurs en relief sur la panse; rien ne tire moins l'œil, et tout y est comme assoupi, mais ces grandes corolles, très stylisées, se balancent sur des tiges légères presque religieusement et avec quelle grâce pourtant! Non moins gracieux, et déjà plus près de la nature, sont ces grands bouquets de fleurs et de fruits qui se détachent, en un brun profond quoique léger, sur le fond blanc de ce grand plat du xv<sup>e</sup> siècle. Avec les âges suivants, les personnages apparaissent, des femmes surtout, au milieu de paysages à peine indiqués par un accessoire, élégantes et familières à la fois, qu'elles jouent avec un enfant, comme dans ce beau vase à fond jaune, ou qu'elles se promènent nonchalamment dans la campagne...

Ce qui est extraordinaire dans cette porcelaine de Chine c'est, autant que ses qualités décoratives, l'absolue certitude de main qu'elle révèle chez les potiers qui l'ont façonnée et les peintres qui l'ont ornée. Le feu est véritablement dominé par eux; rien n'est abandonné à son hasard et leur volonté a combiné dans les moindres détails, avec une science que seuls des siècles de tradition peuvent donner à une école, les plus imper-

ceptibles nuances du ton des émaux et les plus légers inflexions de la forme. Cette perfection peut paraître froideur à quelques-uns, aujourd'hui surtout que, de toutes les qualités, la fantaisie en art décoratif nous est la plus chère; mais la fantaisie n'est pas tout et elle ne saurait faire tort à une habileté impeccable.

Certes, ce n'est pas de froideur que l'on accusera jamais la faïence musulmane; là, tout est chaleur, et il semble, tant l'œil est charmé, que rien ne tienne à côté d'une vitrine de Perse ou de Damas, de Rhodes ou d'Hispano-Mauresques. Les émaux sont d'un éclat merveilleux, le décor d'une richesse singulière et la matière profonde et grasse; cependant, quand on les compare au Chine, il faut reconnaître le défaut de variété et l'absence des formes: seuls, les Persans en ont créé et tout l'Orient les a imitées d'eux sans y rien ajouter. Mais le moyen d'en tenir rigueur à un art qui a tout le reste pour nous séduire? Nos pères l'estimaient peu, il est vrai, et leur exotisme timide s'arrêtait à la porcelaine de Chine: pour nous, il nous prend plus qu'elle peut-être et nous lui passons volontiers ses imperfections pour les joies qu'il nous donne.

La Perse, malheureusement, est absente de l'exposition du Champ de Mars; les amateurs ne se sont pas résignés à se séparer de leurs collections, et nous n'avons guère à noter qu'un admirable pot à palmettes bleues, dont le fond, jadis blanc, a pris cet étrange ton chamois qu'on rencontre parfois; mais point de ces fines bouteilles à long col, point de ces bols au décor bleu ou brun, à l'émail irisé. De même les hispano-mauresques manquent ou à peu près: il faut donc se passer des faïences à reflets; mais un plat de Damas est là pour représenter

parfaitement cette fabrique et la série de Rhodes est très typique aussi. Entre Damas et Rhodes, d'ailleurs, la différence est mince; les ateliers de Rhodes ont été créés, dit-on, vers le xvii<sup>e</sup> siècle par des ouvriers de Damas qu'une tempête aurait jetés dans l'île et ils ont, eux et leurs descendants, pendant plusieurs générations, suivi fidèlement leurs anciennes traditions. Ils y ont même quelque peu ajouté, et la gamme de leurs émaux est plus riche; Rhodes a de beaux rouges que la fabrique-mère n'a pas connus; pourtant Damas est plus puissant dans sa sobriété et rien, dans toute la faïence musulmane, ne surpasse, comme force décorative, un de ses beaux plats du xvi<sup>e</sup> siècle.

Celui que nous reproduisons ici est des plus simples: le décor en est très stylisé et il serait difficile sans doute de déterminer les fleurs dont il est peint; mais le dessin est d'une extrême noblesse et les divers bleus qui le composent se marient en des harmonies singulièrement fines. C'est là une des sortes de Damas; une autre nous montre les fleurs presque au naturel, avec juste ce qu'il faut de stylisation pour leur donner un caractère ornemental: tels les magnifiques plats du

Louvre, le plat aux roses, d'un bleu si intense, et le plat aux raisins, vert et mauve. C'est plutôt de cette seconde série que s'inspire Rhodes, avec ses fusées d'œillets et de tulipes, avec ses palmiers, vrais bouquets posés sur le fond des assiettes,



LA Déesse OZOMÉ  
ATELIERS DE SHINO (JAPON)  
XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
COLL. DE M. LOUIS GONSE



POTICHE DE PORCELAINES DE CHINE (FIN XIV<sup>e</sup> SIÈCLE)  
ÉPOQUE DES MING. COLL. AL. ROUART



mais posés — et le point est essentiel — ou mieux disposés avec ordre et presque symétriquement. En effet, tandis que l'Extrême-Orient jette son décor, souvent sans art apparent, quoique avec une science consommée, l'art musulman symétrise; ses revêtements de faïence, pour éclatants qu'ils soient, sont toujours formés de carreaux qui se répètent, et qui en a vu un d'une frise la connaît toute. Les ouvriers sont excellents et leur sens de la couleur n'a sans doute jamais été égalé; mais ils n'ont pas l'imagination créatrice et ils reproduiraient volontiers, et sans y presque rien changer, le décor auquel les ont habitués les générations précédentes.

Et c'est ce qui les distingue plus encore des artisans japonais que de ceux de la Chine. Le Japon est le pays de l'individualisme à outrance, tout son art le proclame, et là est vraisemblablement le secret de sa vogue parmi nous ces dernières années. Au premier abord, il est vrai, cette poterie japonaise semble un peu uniforme; c'est le reproche que lui fait le public; il juge tous ces « petits pots » pareils et les trouve tristes; mais qu'on les examine avec plus de soin: un coup de pouce donné à la bonne place dans la terre encore molle, une larme d'émail retenue à temps, montre aussitôt, à qui sait voir, la part que l'ouvrier a prise à son œuvre et lui donne son caractère personnel.

C'est la première fois que, dans une exposition, est réunie une collection aussi importante de poterie japonaise, et l'on ne saurait, à vrai dire, s'en étonner, car voilà peu d'années seulement — quinze ou vingt ans tout au plus — que l'on a en Europe quelque notion de cet art, le plus raffiné peut-être de tous les arts du Japon. Jadis la céramique japonaise, pour les amateurs européens, c'était la porcelaine du Japon, ces assiettes, ces potiches que les compagnies hollandaises importaient depuis trois siècles et qui ont peuplé les musées de Leyde et de Dresde. Il y aurait injustice à déprécier trop ces produits qui avaient évidemment certains mérites décoratifs; mais ce qu'on ignorait alors, c'est que ces pièces tant vantées étaient de simples articles d'exportation; que les nobles du Japon, dans les fabriques desquels elles s'exécutaient, n'en voulaient point pour eux-mêmes et qu'ils les réservaient aux « Barbares d'au delà des mers ». La seule céramique qu'ils admiraient dans leur palais outre la porcelaine importée de Chine, c'était les grès flambés des potiers indigènes; or, de ces grès, pas un, en trois siècles, n'était venu en Europe, et il a fallu pour les faire sortir du Japon la terrible révolution qui a bouleversé le pays il y a trente ans. Peut-être

est-ce que les exportateurs hollandais les méprisaient; mais plus vraisemblablement ils n'en avaient jamais vus, car les véritables œuvres d'art ne sont pas, aujourd'hui encore, d'un accès facile au Japon, et les belles pièces, considérées comme infiniment précieuses, étaient réservées pour les occasions solennelles où leur noble possesseur avait à paraître en grand appareil.

« Quoi, dira-t-on, ces petits pots de couleurs sombres, des pièces de grand appareil? » — Justement, et souvent plus ils sont modestes d'apparence et plus ils étaient jugés précieux. Nous nous faisons généralement les idées les plus fausses sur le goût japonais. Parce que nous avons vu aux étalages des bazars des rideaux de soie brodés d'or, aux dessins contournés et voyants; des bronzes où se contorsionnent on ne sait quelles chimères; des gravures où se répandent en grands gestes furieux des acteurs ou des guerriers grotesques; des potiches de Satsouma ou autres au décor clinquant et sans grâce, nous en avons conclu que tel était le goût japonais et qu'ils avaient la passion

du voyant et des contorsions éperdues. Mais, une fois encore, nous avons pris les plus lamentables objets d'exportation moderne pour des types d'art et, sur des déballages de pacotille, nous avons prétendu juger dix siècles

de développement artistique merveilleusement raffiné.

Le Japonais de race — hélas! peut-être faut-il dire le Japonais d'autrefois — ne se plaisait qu'à un luxe discret; tout ce qui tirait l'œil le choquait, et de même que son intérieur était parfaitement simple, les objets à son usage devaient, quelque précieux qu'ils fussent, être du goût le plus sobre. C'est dire ce qu'a été l'art décoratif du Japon, ou plutôt son art tout entier, car il n'a jamais perdu le temps à ces distinctions esthétiques. On pourrait le montrer en prenant les arts du métal comme exemple; le laque servirait aussi bien à vérifier le fait, mais, avec la poterie, on le touche véritablement du doigt.

Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, un potier de Sêto, nommé Toshio, se rend en Chine pour se perfectionner dans son art. A ce moment, l'art chinois était complètement formé, tandis que celui du Japon était encore en enfance, au moins en ce qui concerne la céramique. L'artiste aurait pu se laisser séduire par l'éclat du décor chinois, l'imiter tant bien que mal, car c'est, semble-t-il, ce qui devait le frapper le plus, et le rapporter comme modèle à ses compatriotes. Mais point; Toshio, avant son voyage,

faisait des petits pots à thé très simples; il ne cherche qu'une chose en Chine, qui est de mieux connaître les secrets des émaux, et, sans se laisser détourner de son goût par le goût



PLAT DE DAMAS (XVI<sup>e</sup> OU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE)  
COLLECTION EDMOND GUÉRIN



BOL PAR NINSEI, REVÊTU  
DE LAQUE D'OR ET D'ARGENT  
XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. COLL. H. VEVER.

PHILOSOPHE LISANT UN  
MANUSCRIT. XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
COLL. EDM. TAIGNY

VASE À EAU JAPONAIS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
ATELIERS DE KARATROU.  
COLLECTION RAPHAËL COLLIN.



plus somptueux de ses maîtres, il revient faire ses petits pots. Il les fait, en vérité, à merveille, les recouvrant d'une profondeur d'émail que personne peut-être n'a retrouvée après lui, et ses ouvrages jouissent parmi les amateurs japonais, d'une popularité qui ne les a jamais abandonnés. Et de même que Toshiro ne songe à rapporter de Chine que des émaux, ses compatriotes empruntent surtout aux Chinois, en fait de poterie usuelle, ces bols de Temmokou dont l'émail bleu lamé de raie fauves, à reflets métalliques est d'une si incomparable distinction. C'était là, un pot à thé de Toshiro et un bol de Temmokou, la vaisselle de luxe d'un Japonais de ces temps lointains; quelques-uns sont parvenus en Europe et l'exposition du Champ de Mars en offre de très beaux spécimens: qu'il y a loin entre la délicatesse de ce raffinement et la somptuosité même de l'art chinois ou de l'art musulman!

On le comprendra mieux encore au détail de la « cérémonie du thé », un des usages les plus curieux du Japon et qui, imaginés vers le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> ou le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, se perpétue jusqu'à nos jours, soigneusement entretenue par des experts; véritables artistes en rites, ils en avaient établi comme un code et c'était un titre de gloire que ne dédaignaient point les plus grands personnages de l'avoir enrichi de quelques titres nouveaux. Un seigneur en voulait-il honorer quelques autres, il les priait au *tchanoïo* et voici comme les choses se passaient. Les convives étaient reçus dans un pavillon spécial, et, quand ils étaient tous réunis, le maître de maison les invitait à passer dans la salle d'honneur. Là, dans une sorte de réduit habilement ménagé, se trouvait pendue au mur une peinture ancienne, et devant elle, dans un vase précieux, quelques branches de fleurs rares. Chacun s'asseyait à son rang devant cette sorte de sanctuaire, puis l'hôte allait chercher, dans un cabinet voisin, tous les objets nécessaires à la préparation du thé. Sur un plateau de laque recouvert d'une fine broderie, il apportait successivement le pot avec le thé en poudre, la théière, le vase à eau et le bol où les invités devaient boire. Cependant, ceux-ci, à mesure qu'on apportait les objets,

les examinaient avec soin, ils supputaient leur antiquité, leurs qualités respectives, en recherchaient l'auteur, et beaucoup, à l'usage, étaient devenus des connaisseurs consommés. Le thé était apprêté devant eux suivant les rites séculaires, d'autres rites présidaient à la prise de la collation, et quand on avait suffisamment loué le *tchairé* (pot à thé), le *mitsusachi* (vase à eau) ou le bol, le *tchawan*, la cérémonie était terminée et chacun se retirait poliment.

On conçoit que de tels usages aient singulièrement favorisé l'art du potier, et en effet, des fours s'élevèrent dans tous les endroits, et ils étaient nombreux, qui pouvaient fournir la terre nécessaire. Certaines fabriques durèrent des siècles, Séto, par exemple, dont on peut suivre la fabrication ininterrompue depuis le treizième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. D'autres furent créées sur l'initiative d'un amateur qui prétendait s'en réserver pour lui seul les produits, et elles disparurent avec lui. Mais les pièces de fabrication étrangère, pourvu qu'elles répondissent au goût inné des Japonais, étaient accueillies de même au *tchanoïo*; leur rareté même était un attrait, aussi en vint-il de partout, de chez les « Barbares du Sud », de l'Annam et de la Malaisie, dit-on, et surtout de la Corée.

Ce qui nous est parvenu de l'art coréen, en fait de céramique, nous le montre comme extraordinairement avancé. Il n'a guère recherché les effets de couleur ni l'éclat du décor, mais il a trouvé des formes qu'a adoptées après lui toute la poterie japonaise et qui sont souvent d'une exquise élégance, et des émaux, généralement dans les tons gris, mais d'une finesse et d'une distinction inimitables. C'est surtout à partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle que devient tangible l'influence de la Corée sur le Japon. Les deux pays ayant eu ensemble maille à partir, le général japonais Hidéyoshi passa le détroit et, à deux reprises, il mit la Corée à feu et à sang. Mais Hidéyoshi était un *tchiajin*, un amateur de thé distingué et il savait quelles richesses céramiques renfermaient les demeures qu'il détruisait; aussi eut-il soin préalablement de les piller à fond; tout ce qui avait une valeur fut envoyé au Japon, et quand il n'y eut plus rien à déménager, de



PLAT DE PORCELAINES DE CHINE <sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE  
(ÉPOQUE DES MING). COLL. LODIN



#### GRÈS JAPONAIS.

BOL DE RAKOU <sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE.  
COLL. G. MIGEON

VASE A FLEURS  
DE KARATZOU  
<sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE. COLL.  
RAYMOND KOECHLIN

POT A THÉ D'ORIBÉ  
<sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE. COLL.  
RAYMOND KOECHLIN

BOL DE <sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE, ATELIER D'OFOURÉ  
(FABRIQUES DE SÉTO)  
COLL. GILLOT

POT A THÉ DE  
L'ÉCOLE DE  
TOSHIRO. <sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE  
ATELIERS DE SÉTO  
COLL. G. MIGEON

VASE A FLEURS  
DE KARATZOU  
<sup>xvii</sup><sup>e</sup> SIÈCLE.  
COLL. RAPHAEL  
COLLIN

BOL CORÉEN ANTÉRIEUR AU  
<sup>xvi</sup><sup>e</sup> SIÈCLE  
COLL. HAYASHI

ces poteries surtout qui dès lors passaient pour très antiques et précieuses, on déménagea les potiers eux-mêmes: des centaines de familles furent ainsi transportées au Japon. L'art de la Corée fut parfaitement anéanti par cette opération, mais il se

transporta au Japon, et le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle est pour la céramique japonaise, grâce à cet appoint étranger, une période de renouvellement et d'admirable activité.

Les *Tchiajins*, en effet, ne se bornèrent pas à admirer les



bols coréens qui leur étaient parvenus en foule, grâce à Hidé-yoshi; ils prétendirent aussi que leurs potiers tiraient parti de la bonne fortune qui leur arrivait et ils y réussirent. C'est alors que de vieilles fabriques comme Karatsou atteignirent leur apogée et que se créèrent ces ateliers de Rakou, dont les bols à couleurs vives, rouges, verts ou bruns, ont tant d'agrément; d'Oribé, avec leurs larmes vertes ou bleues qui coulent sur l'émail; de Satsouma, qui fit dans le monde une si retentissante fortune. C'est le moment où paraît le grand potier Ninsei, et bientôt après, Kenzan, qui ne se contentèrent plus des simples grès flambés des ancêtres, mais y appliquèrent les décors les plus variés. Nous reproduisons un bol de Ninsei où le laque d'or et le laque d'argent eux-mêmes jouent un rôle, et l'on sait que parfois sur ces pièces le pinceau était tenu par les plus grands peintres de leur temps; quant à Kenzan, c'est le décor floral surtout qu'il a employé, mais il l'a fait avec une fantaisie, avec un tact, avec un sentiment de la fleur tel qu'on peut sans crainte le considérer comme un des plus grands décorateurs qu'ait eus le Japon.

Nous avons dit en commençant combien l'art de tous ces potiers japonais était personnel, et il suffit en effet de regarder quelques-uns de ces bols pour s'en convaincre. Une assiette chinoise, un plat de Damas sont faits au tour, avec une science consommée de la forme, certes, mais nulle part on ne surprend un accent particulier, une note individuelle qu'a donnée l'artiste. Avec les japonais, il en va tout autrement, et il n'est pas une pièce où le potier n'ait su adoucir, par quelque inflexion légère, la régularité, trop rigide à son gré, du travail du tour. De même il tire un parti merveilleux des « accidents du feu » : le feu est son collaborateur, et de père en fils, depuis dix générations parfois, on se transmet mystérieusement les secrets de cette collaboration; l'on se transmet les instruments de travail eux-mêmes, et il n'est pas rare, dit-on, de voir dans les vieux testaments japonais, des clauses comme celle-ci : « Je lègue à mon petit-fils la fosse pleine de terre que m'a léguée mon grand-père; elle aura suffisamment macéré dans vingt ans et il pourra alors s'en servir; mais qu'il ne s'avise par de la travailler avant, elle ne vaudrait rien. » Toutes ces traditions des ancêtres, le potier japonais les connaît et il use de leurs recettes; mais jamais il ne se borne à copier ce qui a été fait avant lui : nulle pièce ne sort de ses mains que d'une façon ou d'autre elle ne porte son cachet personnel.

Et il y a quelque mérite, car, en somme, les formes employées dans la poterie japonaise ne sont pas innombrables. Quand on a passé en revue les objets nécessaires au *tchanoïo*, on a à peu près tout vu : les bols, les petits pots à thé, les vases à eau, les cendriers et les vases à fleurs, c'est là tout le répertoire du céramiste, avec les boîtes à parfums (*kogos*) et les bouteilles à saké.

Il arrive bien parfois à l'artiste de modeler des figures ou des oiseaux, et il faut avouer qu'il y met alors une habileté étonnante : le musicien aveugle et la déesse Ozoumé, que nous donnons en tête de cet article, le masque qui lui sert de cul-de-lampe, sont d'une vie saisissante, et l'on ne saurait rien imaginer de plus expressif; mais ce sont là des exceptions dans la céramique japonaise, ces figures sont assez rares, quelques fabriques seulement en ont produit; le reste du temps, la poterie se contente des formes usuelles. C'est que le Japon ancien ignore absolument ce que peut être le bibelot; il n'en a pas plus l'idée que le Grec ne l'a eue, et un objet n'a pour lui d'intérêt qu'autant qu'il peut servir à un usage quelconque et qu'il y est bien appro-

prié. Cela est si vrai que parmi les figurines mêmes, quelques-unes ont des destinations marquées : l'Ozoumé de notre entête est simplement un vase à fleurs et même un vase parfaitement combiné, où les fleurs font un charmant effet. Il serait difficile de citer une pièce de la nombreuse collection exposée au Champ de Mars qui n'eût sa destination dans la vie japonaise. C'est ce qui explique le singulier amour avec lequel les potiers ont cherché à varier dans le détail les formes relative-

ment peu nombreuses qui leur étaient données : qu'on regarde de près, par exemple, la série des bols : il n'y en a pas deux peut-être qui se ressemblent absolument, et il en va de même de toutes les autres séries : rien n'est plus varié que la collection des petits pots à thé : à chacun le potier a imprimé sa marque.

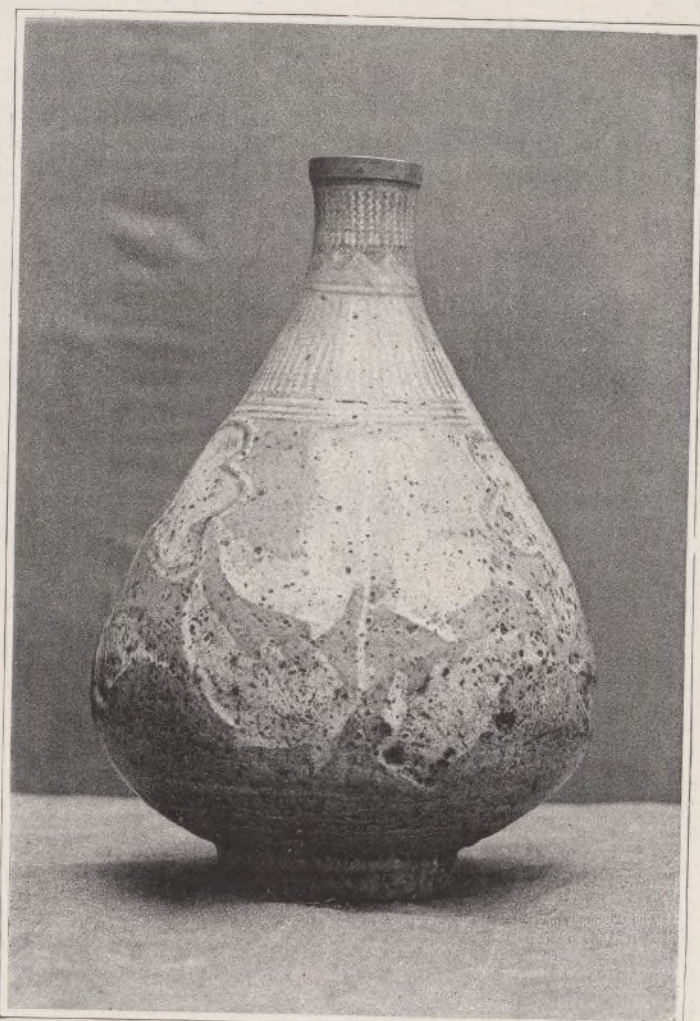
Nous nous sommes attardés à cet art japonais, et il nous faut bien avouer que nous l'aimons d'une affection particulière; mais peut-être ces quelques pages que nous lui avons consacrées ne sont-elles passées inaperçues. Peu d'arts, en effet, ont été plus imités ces dernières années, et pas un peut-être n'est moins véritablement connu. Du Japon on n'a vu longtemps que certains côtés tout extérieurs, et c'est ce Japon de pacotille qui a engendré le japonisme, une des manifestations artistiques contemporaines les plus insupportables aux amis de l'art japonais et les plus contraires à son esprit. Heureusement, depuis quelque temps, il semble qu'une réaction se fasse et, à parcourir les salles de l'exposition de céramique du Champ de Mars, on constate que nos potiers modernes commencent à comprendre ce qu'ils peuvent retirer d'une étude approfondie du Japon; ils cherchent à surprendre le secret

de ses émaux, ils s'inspirent de ses formes et l'idéal de quelques-uns paraît être qu'on puisse confondre leurs produits avec ceux du vieux Japon.

Et certes, au point de vue technique, nous le souhaiterions bien vivement. Mais nous avons assez montré combien la céramique du Japon était étroitement unie aux mœurs et aux usages propres du pays pour faire comprendre à quel point serait vaine toute imitation étroite de ses procédés et surtout de ses formes. Le *tchanoïo* ne se célèbre pas chez nous; les bols

de grès ne sont pas d'un usage courant, et à prétendre les reproduire, on n'arriverait qu'à augmenter le nombre beaucoup trop grand déjà des inutiles et fâcheux bibelots. Après la reproduction de la potiche et de la coupe chinoise, qui a sévi sous le second Empire; après la contrefaçon du décor oriental (et de quel orient s'agissait-il!) ou d'on ne sait quel modèle japonais que nous avons eue ensuite, on aurait simplement un nouveau style d'emprunt, et celui-là ne vaudrait guère mieux que les précédents. Ce dont nous voudrions que nos potiers se pénétrassent, c'est de l'esprit qui animait les potiers japonais; que, abandonnant le goût encombrant du bibelot, comme eux ils s'attachent à modeler des objets d'un usage courant et à leur donner un caractère d'art; que, comme eux, ils marquent, en imprimant quelque chose de leur personnalité aux œuvres qu'ils ont modelées, si humbles fussent-elles, qu'ils ont pris plaisir à les faire et n'ont pas été de simples manœuvres. Là est, avec la merveilleuse habileté technique que personne ne leur dénie, le secret du style des artistes japonais; c'est en s'inspirant des mêmes principes qu'eux et non en les imitant servilement que nos artistes arriveront, eux aussi, à cet « art nouveau » qu'ils cherchent et que nous attendons tous.

RAYMOND Kœchlin.



BOUTEILLE CORÉENNE. ANTÉRIEURE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE  
COLL. RAPHAËL COLLIN



MASQUE JAPONAIS  
PAR GOTO SAICHIRO. ATELIERS DE KOUTANI  
XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. COLL. H. VEYER